

3^e Année - N° 74.

Le numéro : 25 centimes

16 Mars 1916.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

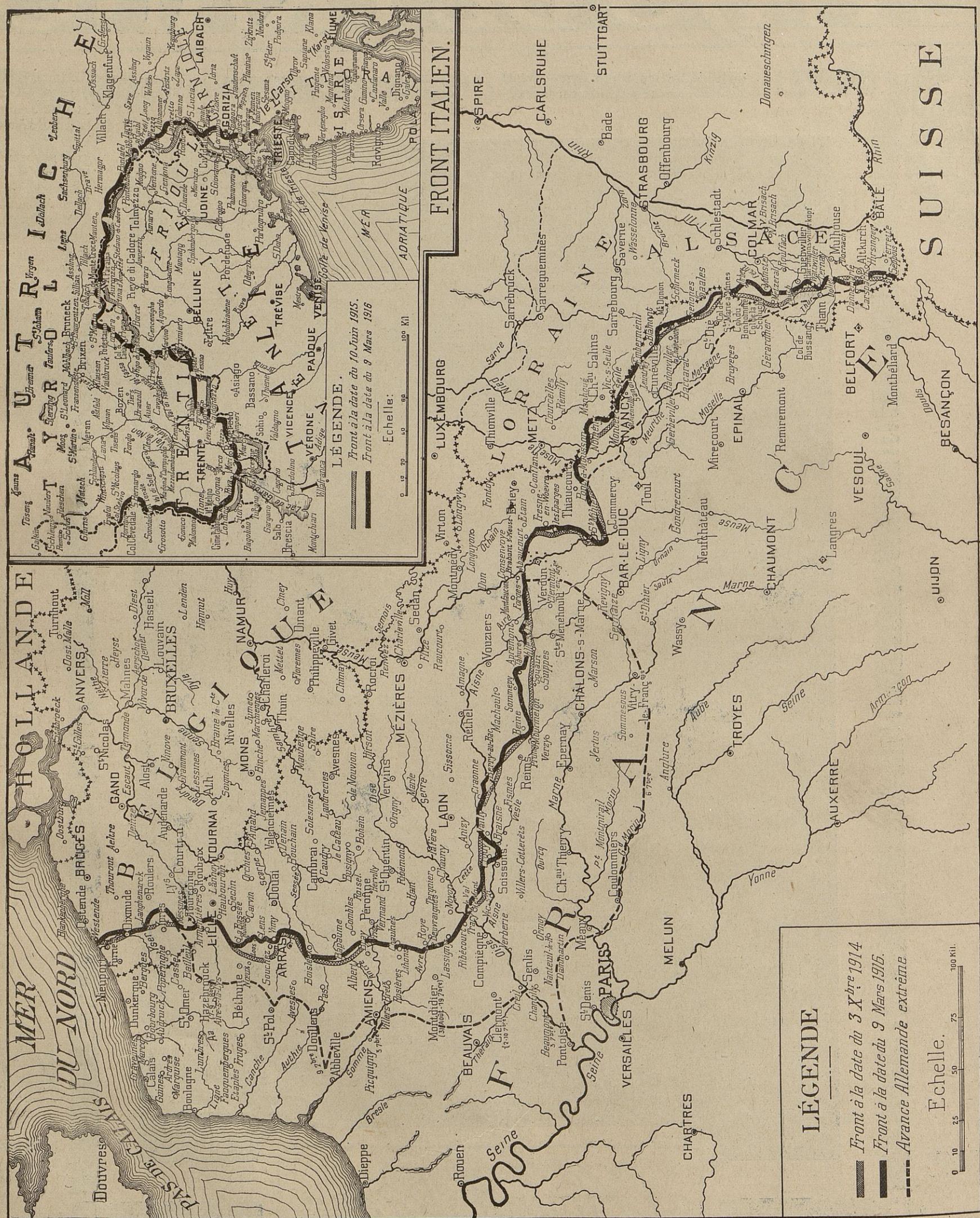
Abonnement pour la France... 15 Frs.

L'Amiral Lacaze

Abonnement pour l'Etranger... 20

Édité par
Le Mat
246
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 2 AU 9 MARS



A seconde phase de la formidable bataille, qui se livre devant Verdun depuis le 20 février, a commencé le 6 mars par la prise d'offensive de l'infanterie allemande sur la rive gauche de la Meuse.

Pendant les premiers jours du mois de mars, l'ennemi continua ses tentatives infructueuses contre nos positions de Douaumont, d'ailleurs avec un décousu dans l'attaque qui était la meilleure preuve de l'insuccès de l'offensive.

Le 3 mars, la lutte fut très chaude près du village de Douaumont ; nous tenions la partie haute du mamelon sur la pente nord duquel il se trouve ; une vive contre-attaque nous permettait de regagner du terrain aux abords immédiats du village.

Le 4, les Allemands réussissaient à reprendre pied dans le village. Puis la lutte s'étendait et, après un violent bombardement, l'ennemi lançait contre nos lignes, depuis le bois d'Haudremont jusqu'au fort de Douaumont, une attaque très vive ; nous l'arrêtions par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Le 5, bombardement très violent dans la même région ; mais l'ennemi ne renouvelle pas ses attaques d'infanterie. Aucun changement dans le village de Douaumont dont nous tenons les abords immédiats ; l'ennemi ne peut déboucher. A l'est de Vacherauville, une attaque dirigée contre nos positions avancées est complètement repoussée.

Le 6, la lutte se déplace à notre gauche : c'est la seconde phase qui débute. Les Allemands veulent nous déloger des positions que nous occupons sur la rive gauche de la Meuse, au Mort-Homme, à la côte de l'Oie, à Cumières et d'où nous prenons en enfilade leurs troupes qui ne peuvent déboucher vers la côte du Talou et vers la côte du Poivre, sur la rive droite.

Cette nécessité pour eux de redresser leur front au sud de Béthincourt les oblige aux attaques violentes qui se produisent dès le 6 mars. Le matin de cette journée, un bombardement d'une intensité toujours croissante fut dirigé sur notre front entre Béthincourt et la Meuse ; il dura toute la matinée ; puis les Allemands lancèrent une forte attaque contre le village de Forges, situé dans une vallée sur notre ligne avancée. Après une lutte très vive, ils purent s'emparer du village, mais toutes leurs tentatives pour déboucher sur la côte de l'Oie furent enrayées par nos contre-attaques qui rejeterent leurs troupes dans Forges.

Dans la même journée, à la faveur du bombardement, l'ennemi pouvait progresser par infiltration le long de la voie ferrée aux environs de Régnéville. Puis il lançait une violente attaque, forte d'une division, sur la côte 265, à l'ouest de Régnéville ; il arrivait à s'emparer de la hauteur, malgré les lourdes pertes que lui infligeaient nos tirs d'artillerie et de mitrailleuses. Au soir du 6 mars, nous tenions le village de Béthincourt, les boqueteaux à l'est, les bois des Corbeaux et de Cumières, le haut de la côte de l'Oie ; le but que s'était proposé l'état-major allemand n'était pas atteint.

Le 7, le bombardement avec des obus de gros calibre continuait avec intensité et l'ennemi multipliait les actions d'infanterie entre Béthincourt et la Meuse. Ces attaques étaient repoussées, sauf au bois des Corbeaux, où l'infanterie allemande pouvait prendre pied.

Au cours de la journée du 8, les Allemands tentaient de progresser à nouveau à la faveur d'un intense bombardement. Ils lançaient de gros effectifs sur nos positions de Béthincourt, mais sans succès ; nous les repoussions. En même temps, nous déclanchions une contre-attaque sur le bois des Corbeaux et nous rejetions les Boches de la majeure partie du bois dont ils n'occupaient plus le soir que l'extrême est. Ils sont revenus, en fin de journée, à la charge contre Béthincourt et contre le bois des Corbeaux ; inutilement d'ailleurs, car ils furent repoussés avec de grosses pertes.

Le 9, nos troupes continuaient à progresser dans le bois des Corbeaux dont nous tenions la presque totalité, fortement organisée à mesure que nous avancions.

Pendant qu'ils nous croyaient occupés à repousser leurs attaques sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands revinrent à l'assaut de Douaumont. Comme toujours, un violent bombardement prépara la nouvelle offensive ; toutes les batteries tirèrent sur nos lignes durant la matinée du 7 mars.

L'infanterie attaqua ensuite et pénétra dans une redoute d'où une contre-attaque la rejeta presque immédiatement. Le lendemain, nouveau bombardement, nouvelle attaque à l'est du fort de Douaumont ; de ce côté, l'ennemi est repoussé ; il parvient cependant à réoccuper la redoute d'Hardaumont d'où nous l'avions chassé la veille.

La soirée du 8 mars et la nuit qui suivit furent particulièrement chaudes ; la lutte se poursuivit avec un acharnement terrible entre Douaumont et le village de Vaux. Malgré l'intensité du tir de l'artillerie et la violence des assauts, les Allemands ne purent faire flétrir notre ligne et furent complètement repoussés ; des fantassins avaient pénétré un moment dans le village de Vaux ; ils en furent chassés aussitôt par une contre-attaque à la baïonnette.

Le 9 mars, journée d'attaques successives depuis Douaumont jusqu'à Vaux. Au débouché du village de Douaumont, une première attaque est brisée par nos feux d'infanterie et d'artillerie. Les Allemands lancent de furieux assauts contre le village de Vaux ; nous les repoussons en leur infligeant de grosses pertes. Ils attaquent alors, en formations serrées, nos tranchées qui bordent le pied de la croupe au sommet de laquelle se trouve le fort de Vaux ; notre artillerie, nos mitrailleuses, nos fusils crachent la mort dans les rangs ennemis ; les cadavres allemands s'amoncellent ; l'ennemi est rejeté sur ses positions. C'est un sanglant échec que lui font subir nos merveilleuses troupes dont la vaillance ne faiblit pas un instant.

Et cela n'a pas empêché les Allemands d'annoncer partout qu'ils avaient pris le fort et le village de Vaux. C'était un mensonge de plus ; une note officielle de notre grand quartier général a remis les choses au point. C'est là un symptôme qui doit nous donner pleine confiance.

Sur notre droite, en Woëvre, pendant les premiers jours du mois de mars, il ne se produisit que des luttes violentes d'artillerie ; nous tenions sous notre feu une partie de la plaine. Puis, le bombardement allemand s'intensifia autour du village de Fresnes. Le 7 mars, l'ennemi attaqua ce village qui formait saillant en avant de nos lignes ; nos soldats ne l'évacuèrent qu'après avoir fait subir aux Allemands des pertes importantes. Le soir du même jour, une attaque de l'ennemi sur la voie ferrée et la route de Manheulles fut brisée par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Le 8 et le 9, la lutte se borna à des tirs intermittents d'artillerie sans actions d'infanterie.

Bien que toute l'attention se soit portée sur la région de Verdun, des actions intéressantes se sont produites sur divers points du front.

En Belgique, notre artillerie a bouleversé les travaux ennemis vers Steenstraete, Langemark et Lombaertzyde.

Nos alliés anglais ont reconquis, le 3 mars, des positions que les Allemands leur avaient enlevées sur le canal d'Ypres-Comines et ont à leur tour enlevé des tranchées ennemis ; dans cette brillante affaire, ils ont fait deux cent cinquante-quatre prisonniers dont cinq officiers.

Sur notre front d'Artois, lutte de mines vers Neuville-Saint-Vaast. En Picardie, bombardements à notre avantage. Au nord de l'Aisne, le 3 mars, une forte patrouille allemande qui avait attaqué un de nos petits postes a été repoussée avec des pertes.

En Champagne, le 6 mars, le jour de leur offensive sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont déclenché une attaque, accompagnée de jets de liquides enflammés sur nos positions entre le mont Tétu et Maisons-de-Champagne. Sur notre droite, arrêtés par nos tirs de barrage, ils n'ont pu sortir de leurs tranchées ; mais, à gauche, ils ont réussi à pénétrer dans un petit élément avancé.

En Argonne, notre artillerie a été très active et a exécuté des tirs heureux sur les organisations allemandes au nord de la Harazée, à la Fille-Morte et au sud-est de Vauquois. Le 6 mars encore, l'ennemi a attaqué entre la Haute-Chevauchée et la côte 285 ; il a été vivement rejeté dans ses tranchées.

En Lorraine, le 4 mars, nous avions enlevé des tranchées ennemis dans la région des étangs de Thiaville, à sept kilomètres au sud de Baccarat. Des prisonniers, deux mitrailleuses et un lance-bombes sont restés entre nos mains.

La veille, nos troupes avaient remporté, en Alsace, un succès semblable à l'est de Seppois, enlevant plusieurs éléments de tranchées allemandes sur la rive droite de la Grande-Largue.

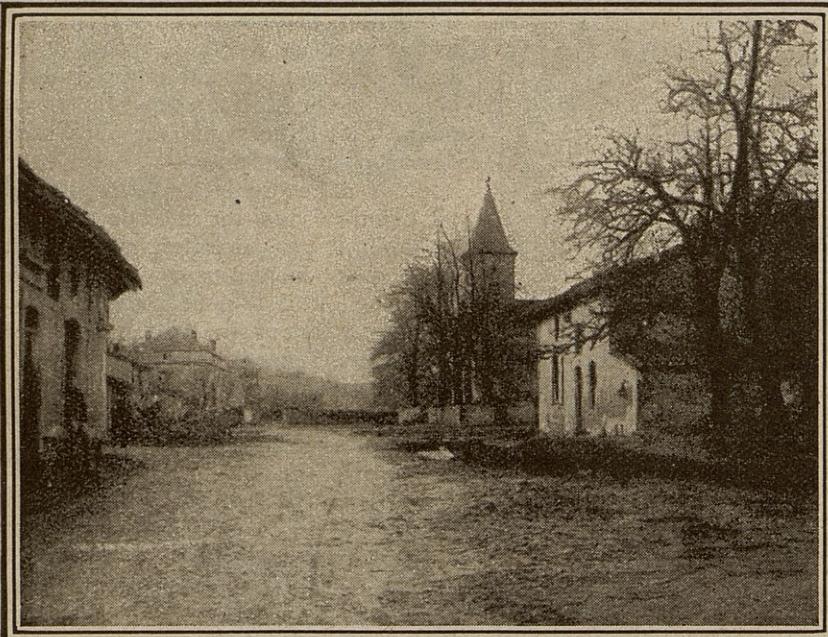
LA RÉGION DE LA BATAILLE



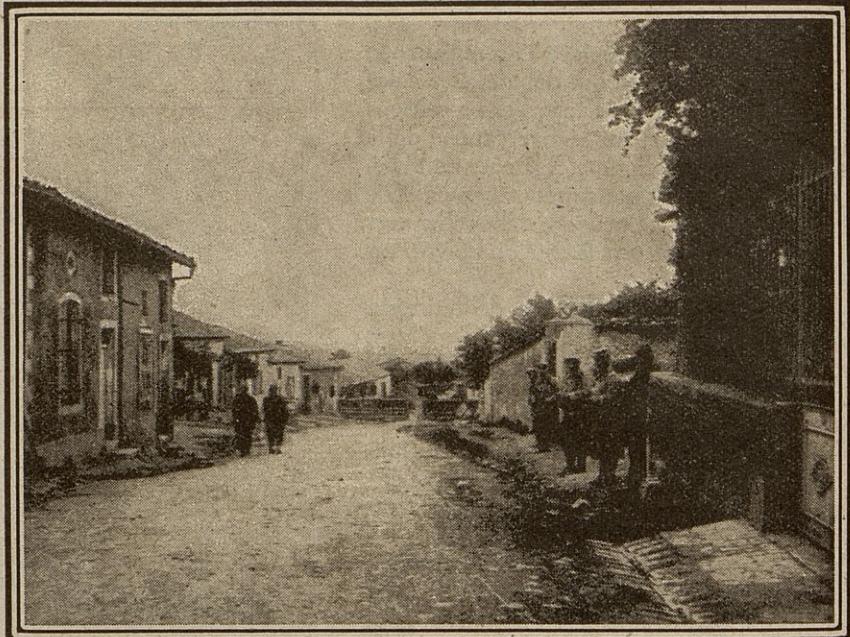
Les inondations de la Meuse ont été particulièrement fortes cette année. Dans la région de Verdun, la nappe liquide s'étend sur plusieurs centaines de mètres.



Les Allemands, qui comparent les combats qui se livrent autour de Verdun, à ceux qui se déroulèrent sur l'Yser, se souviennent-ils de l'issue de cette bataille?



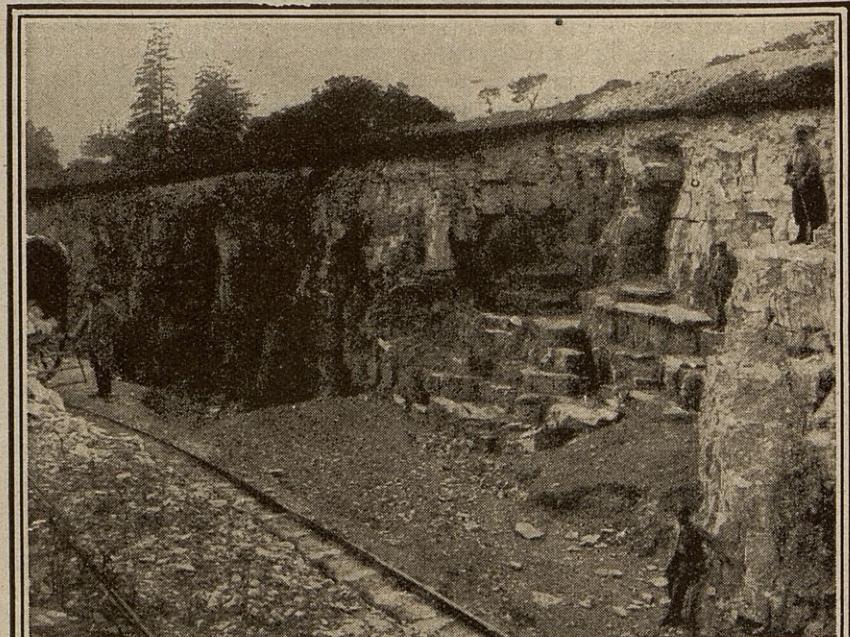
Le village de Bezonvaux n'est plus qu'un amas de ruines. Trois kilomètres environ le séparent du fort de Douaumont. Sa possession coûta aux Allemands des pertes inouïes.



Un véritable ouragan de fer et de feu s'est abattu sur ce petit village souvent cité par les communiqués. Il est aujourd'hui complètement anéanti, mais nous l'occupons toujours.



Le coquet petit village, que l'on aperçoit derrière le bouquet d'arbres, se mire dans la Meuse. Malgré de violentes attaques, les Allemands n'ont pu réussir à s'en emparer.



Voici un endroit de défense remarquable par sa situation et la nature de son sol. Du talus pierreux que l'on aperçoit à droite, on domine la plaine environnante sur plusieurs kilomètres.

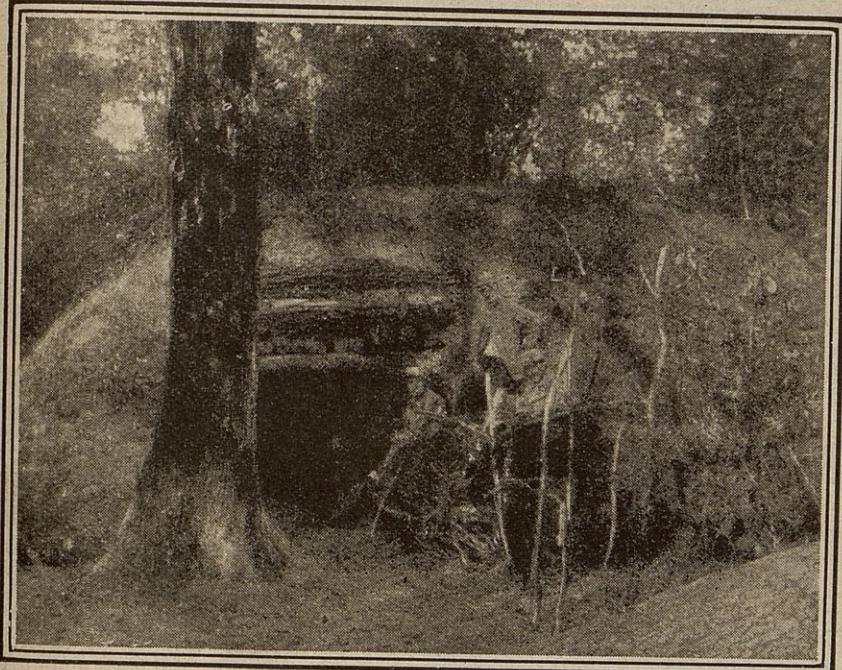
LA RÉGION DE LA BATAILLE



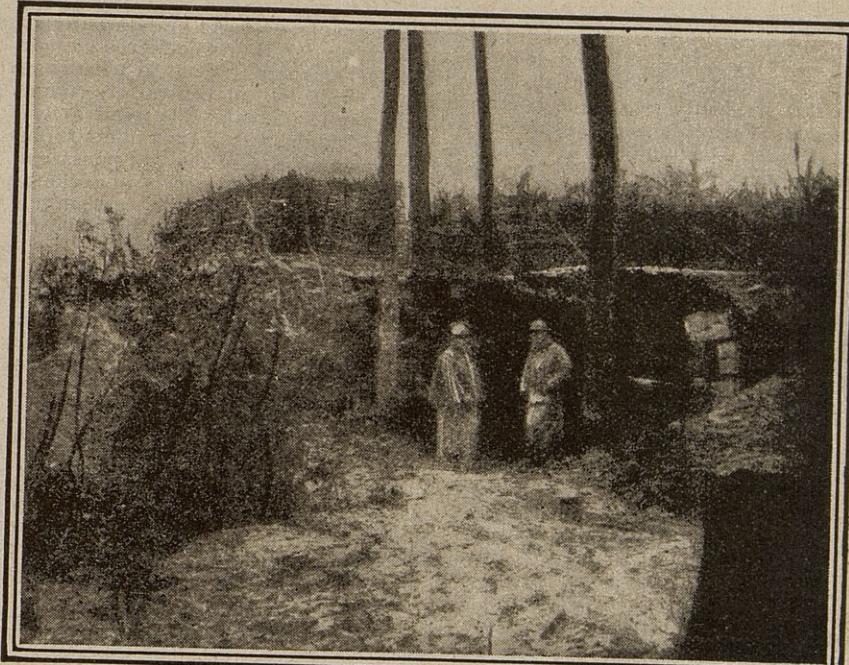
Lorsque se déclancha l'attaque allemande contre Verdun, nos troupes occupaient le village d'Herbebois, situé au nord du fort de Douaumont.



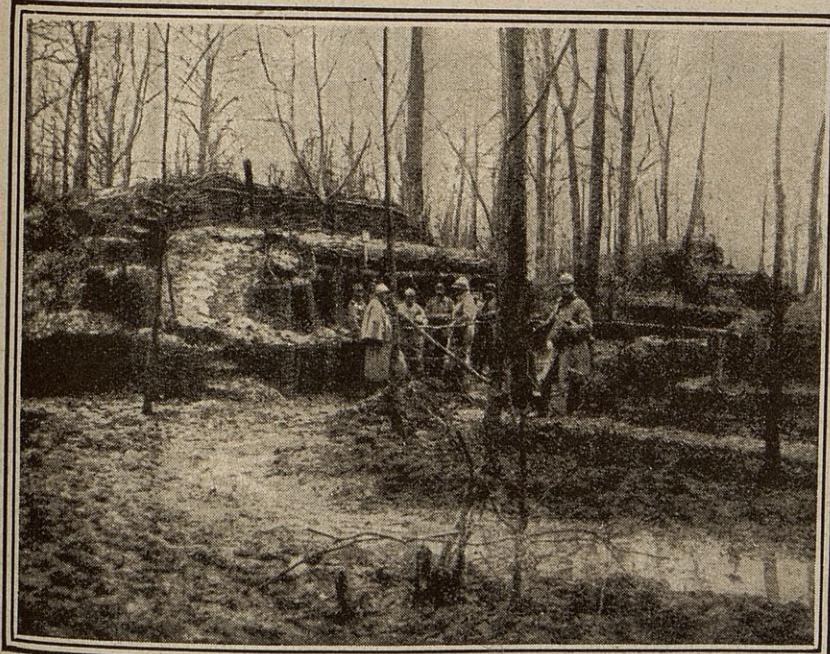
Ce bois fut le théâtre des premiers combats. Nos soldats y avaient construit des huttes en chaume où ils se reposaient pendant les jours d'été.



Le bois de Maucourt marquait notre ligne de défense à la date du 24 février, les Allemands y subirent des pertes considérables lors de leur attaque.



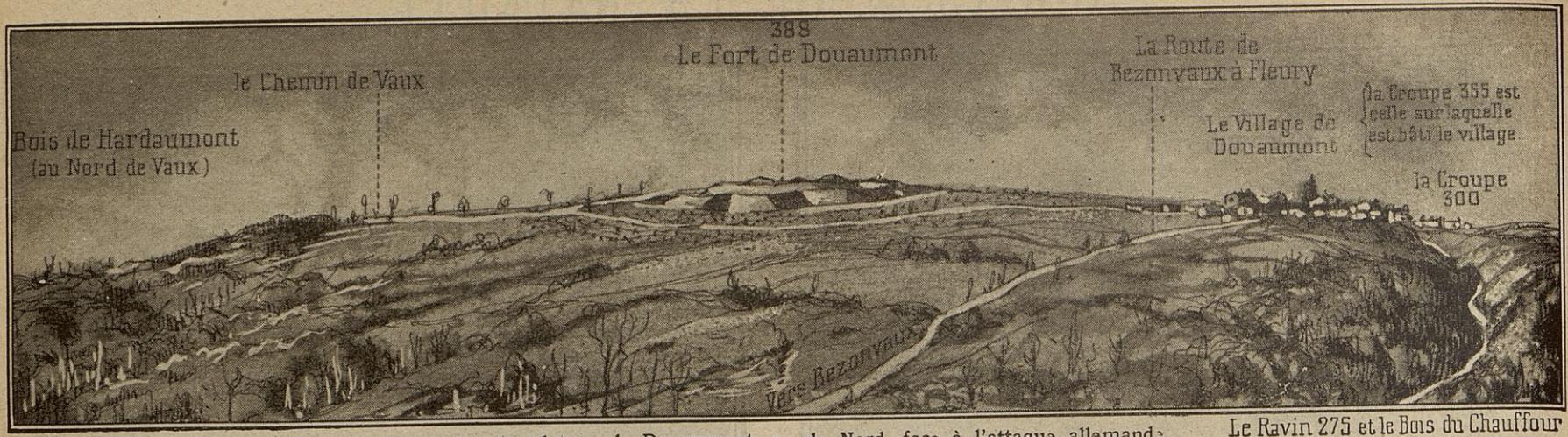
La partie du petit bois de Maucourt que l'on voit ici fut prise sous le feu de notre artillerie et complètement bouleversée par des obus de tous calibres.



Le bois du Grand-Chêna fait suite au bois de Maucourt. Après l'assaut contre Douaumont, le sol disparaissait sous l'amoncellement des cadavres ennemis.



Le village d'Haumont, au nord de Samogneux, fut évacué le 20 février. Nos troupes y soutinrent de terribles assauts menés par les meilleurs corps allemands.



Panorama du plateau de Douaumont, vu du Nord, face à l'attaque allemande.

Le Ravin 275 et le Bois du Chauffour

L'ATTAQUE SUR VERDUN⁽¹⁾

par le Ct BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

LE PLATEAU DE DOUAUMONT

La journée du 26 février fut la plus émouvante de cette grande bataille : on avait vu la ruée allemande se précipitant sur les Hauts-de-Meuse et marchant en hurlant à l'assaut de la position de Douaumont. Sous la poussée de ce flot irrésistible, la ligne française s'était infléchie au centre, et, comme un coin, l'attaque allemande avait pénétré sur le plateau. Elle avait atteint et dépassé Douaumont ; le village avait été submergé ; le fort n'était plus qu'un amas de terre, envahi par les régiments brandebourgeois, qui poussaient des hourras d'allégresse ! C'est en ce moment, semble-t-il, que la nouvelle de la prise des débris du fort fut confirmée à l'Empereur allemand, assistant à la bataille, des hauteurs d'Ornes, dans la plaine de Woëvre. La nouvelle fut de suite télégraphiée à Berlin et au monde entier !!!

Cependant, les troupes françaises, nullement démoralisées et encore moins désorganisées, ayant résisté à cet assaut violent, s'étaient reprises ; arrivées à la naissance des ravins qui, de part et d'autre de Douaumont, s'amorcent et descendent soit vers l'Est, direction de Vaux, soit vers l'Ouest, direction de Bars, elles avaient été recueillies et fortement appuyées par des réserves judicieusement placées dans ces endroits propices.

La contre-offensive se déclancha immédiatement. Les Allemands n'eurent même pas le temps d'organiser la position conquise. Ils furent attaqués violemment à l'Est, à l'Ouest, tandis qu'ils étaient maintenus de front. Leur ligne, ébranlée par l'assaut donné, n'avait plus la résistance voulue ; elle plia sous le choc valeureux du retour français ; les rangs de première ligne tourbillonnerent sur place, tandis que les flancs pressés par l'attaque se resserraient sur la ligne médiane. Le village de Douaumont fut repris, et les ruines du fort, dans lequel un millier de soldats du III^e corps allemand avaient pénétré, furent entourées par la contre-offensive française (26 février, 18 h. 30 m.).

Au même moment et vers l'Ouest, une attaque violente sur la côte du Poivre, que les Allemands essayaient d'occuper pour se porter sur Bars, était repoussée.

La journée du samedi 26 février se termina donc, sur tout le front de bataille, dans un arrêt sur les positions reprises. Le flot allemand venait d'être endigué ; les réserves françaises, lancées au moment opportun, avaient brisé l'élan de l'attaque ennemie.

Sur le grand tapis de neige qui couvrait tous les Hauts-de-Meuse, les cadavres, qui s'amoncelaient par endroits à hauteur de ceinture, formaient de sanglants remparts. Faute de pouvoir creuser le sol pour s'abriter, le défenseur se dissimulait derrière ces défenses nouvelles. La terre était rouge du sang coulant de ces charniers et, de part et d'autre, on était encore prêt à s'élancer dans la lutte corps à corps.

La journée du 26 fut véritablement la plus émouvante de la bataille.

Journée du 27 février. — La neige continua abondamment à tomber durant la nuit, elle couvrit d'un manteau les horreurs de la veille.

L'effort avait été si violent, la poussée allemande si brutale, les pertes si sérieuses, que le calme (un calme relatif) devait succéder à la ruée sauvage du samedi.

Des deux côtés, on songea à consolider les positions ; on se renforça, on fit avancer quelques réserves nécessaires pour relever les troupes de première ligne épuisées, on approvisionna à nouveau ces troupes, dont la consommation en munitions avait été fantastique.

La lutte d'artillerie seule continua, acharnée, de part et d'autre.

La côte du Talou, rendue intenable par les deux artilleries qui croisaient leurs feux, fut abandonnée des deux côtés et resta zone neutre ; les cadavres

qui la jonchaient, émaillaient les grands champs de seigle de taches brunes, qui se trouvaient si nombreuses que, de loin, on croyait voir ces gros tas d'engrais dont on parsème les champs à l'automne avant le labourage ; comme eux, ils étaient placés en ligne, là même où ils étaient tombés.

Quelques offensives partielles sur le ravin de la ferme d'Haudremont à l'Ouest, sur le bois d'Hardaumont à l'Est furent repoussées.

L'attaque générale semblait s'arrêter sur tout le front nord.

Les lignes françaises tenaient solidement la côte du Poivre, s'étendant vers l'ouest du village de Vacherauville et à la Meuse ; au centre, les bois et les ravins au nord-est de Bars étaient également occupés par nous.

A l'Est, nous avions pied sur le plateau de Douaumont, ayant repris le village et les redoutes en terre qui se trouvent à la naissance des pentes ; nous encerclions les ruines du fort dans lequel le millier de Brandebourgeois enfermés attendait fatalement d'être obligé de se rendre ; enfin, vers les bois et le ravin de Vaux-le-Damloup, nous tenions solidement les positions. Telle était la situation le 27 février, dimanche au soir, au moment où après l'effort colossal fait par l'ennemi pour s'emparer des hauteurs des monts de Meuse, il était obligé d'arrêter son offensive, brisée par les pertes effroyables qu'il avait dû subir.

Journée du 28 février. — La nuit du 26 au 27 février et la journée du dimanche 27 avaient été relativement calmes ; les attaques d'infanterie ne se produisaient plus sur le front nord. Les deux lignes adverses consolidaient leurs défenses ; on respirait après la rude attaque ; on essayait d'évacuer les milliers de blessés tombés dans la neige et qui n'étaient pas encore relevés.

Si l'attaque d'infanterie était pour le moment différée, la canonnade des deux côtés était intense ; le duel d'artillerie continuait effroyable. Notre artillerie répondait coup pour coup et ne faiblissait pas dans la lutte, nous avions — nous aussi et enfin !!! — les pièces et les munitions en abondance ; on pouvait donner la réplique à l'ennemi.

Quelques tentatives faites par les Allemands pour dégager les unités encerclées dans les ruines du fort de Douaumont restaient vaines et furent repoussées ; nous tenions les abords du fort, et si Douaumont était encore à l'ennemi, comme il l'avait triomphalement annoncé la veille dans tout l'empire germanique, c'était parce qu'il ne pouvait plus en sortir !...

La journée du 28 fut marquée par un événement nouveau, très particulier. On annonçait, des plaines de Woëvre, une offensive allemande se dessinant le long des Hauts-de-Meuse et affectant la ligne générale :

Abaucourt-Moranville-Blanzée-Manheulles.

C'était alors l'attaque venant de l'Est, après celle du Nord, et elle se dessinait comme devant se diriger droit sur la crête des Hauts-de-Meuse, par les deux trouées d'Eix et d'Haudiaumont.

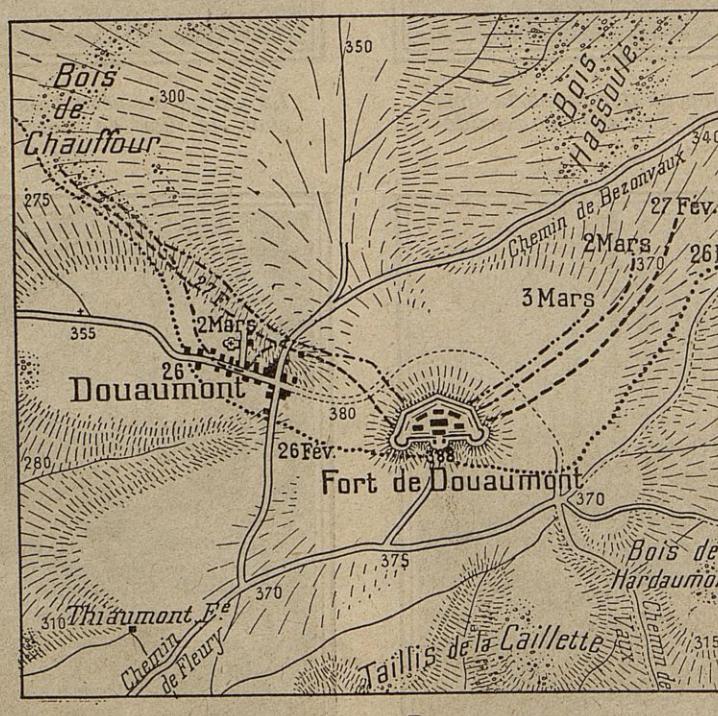
Il semble qu'un changement dans la situation générale du front de bataille avait eu lieu à partir du 28 février.

Sur le front d'attaque nord, là où s'est produite la ruée furieuse des assauts, l'accalmie succéda à la tempête ; un calme relatif existe, aucune attaque d'infanterie n'est déclenchée ; seules quelques petites offensives, sur la ferme d'Haudemont, dans le ravin de Vaux, sur le plateau de Douaumont, autour du fort, pour essayer de dégager les encerclés

des ruines, se sont dessinées dans la soirée et la nuit du 28.

L'ennemi semble avoir renoncé à l'assaut brutal. — Se recueille-t-il pour produire une nouvelle poussée, quand de nouveaux renforts lui seront parvenus, ou la constatation des pertes effroyables qu'il a subies semble-t-elle lui indiquer qu'il ne doit plus pousser de l'avant, au moins en ce moment ? — Mystère. — Ce qu'il y a de réel, c'est que l'attaque nord s'est arrêtée ; elle ne se produit plus. Mais, alors, vers le Sud, dans la plaine de Woëvre, face aux Hauts-de-Meuse, on annonçait une offensive qui semblait générale.

(1) Voir le numéro 73 du *Pays de France*.



LA POSITION DE DOUAUMONT

La situation paraissait en cet instant assez peu limpide.

Quelle est cette offensive déclenchée dans la plaine ; dans quel but ; avec quels effectifs est-elle produite ?

Que ce soit l'offensive sérieuse, réelle, combinée avec celle du Nord, et que, sur toute la ligne des Hauts-de-Meuse, l'attaque soit menée avec de gros effectifs à l'assaut des falaises qui dominent toute la plaine, cela ne semblait pas possible.

D'Eix à Manheulles, points extrêmes de la ligne d'attaque nouvelle, il y a près de 12 kilomètres. Pour réussir dans cette attaque, l'ennemi devrait avoir amené au moins des effectifs égaux à ceux employés pour l'attaque nord de Verdun ; l'attaque présenterait même des difficultés plus grandes que sur les Hauts-de-Meuse, il faudrait des moyens plus puissants d'action. L'ennemi, était-il capable, à cet instant, de rassembler et ces effectifs, et ces moyens?... Cela paraissait bien improbable. — Concentrer dans la plaine une nouvelle armée de 300.000 hommes

armée de 300 000 hommes pour tenter l'assaut des falaises meusiennes, la réunion d'une pareille masse de troupes ne pouvait passer inaperçue à la vigilance de nos observateurs et, surtout, d'où amènerait-il cette nouvelle armée ?

Restait, alors, l'hypothèse de l'arrivée d'une nouvelle armée venant du camp retranché de Metz et se portant à l'attaque des positions menacées?

Il est certain que, dans ce dernier cas, le rassemblement et la marche d'une pareille armée dussent être connus de notre haut commandement, qui aurait pris, à cet effet, toutes les dispositions nécessaires devant une aussi invraisemblable attaque.

Cette grande attaque par les plaines de Woëvre, comment serait-elle menée, du reste ; avec quel appui d'artillerie ? L'artillerie lourde ne se déplace point si facilement et ne s'installe pas également facilement. Le terrain ne s'y prête pas, et la plaine est dominée, de toutes parts, par nos positions des Hauts-de-Meuse qui commandent le pays sur plus de 200 mètres de hauteur.

Etais-ce alors une puissante diversion faite par les armées allemandes pour porter secours à l'armée du Nord, très engagée et imprudemment avancée sur le plateau de Douaumont? *Il semblait bien que cette dernière hypothèse devait être considérée comme la plus probable.*

Le but poursuivi par l'ennemi serait alors d'attirer l'attention de l'adversaire sur un autre front de bataille, et de profiter du temps de répit, sur le front nord, pour consolider, fortifier les positions conquises, amener de nouveaux renforts, rapprocher la ligne des positions d'artillerie, améliorer la situation générale, en vue d'une nouvelle offensive prochaine.

Car, et nous ne devions nous le dissimuler, les Allemands ne reste-

raient pas sur leur échec et l'on devait s'attendre à la reprise du combat ! (1).

Les événements qui vont se développer à partir du 1^{er} mars donneront raison à la précédente discussion tactique. L'attaque de Woëvre sera une attaque démonstrative, et l'offensive, arrêtée durant quelques jours sur le front du plateau de Douaumont, reprendra avec autant d'appréciation pour la conquête du plateau qui reste toujours entre nos mains.

Il semble bien, cependant, que la bataille de Verdun, comme on s'est plu à dénommer la ruée allemande sur le front est de la place forte meusienne, est terminée. L'attaque n'a pas réussi, malgré les efforts prodigieux développés par les troupes du kaiser, malgré les formidables moyens employés, malgré la ténacité, et, ajoutons-le, le courage des troupes allemandes dans l'attaque. Mettre en ligne huit corps d'armée, les engager de front sur un espace restreint de 10 kilomètres, et sacrifier près de 100.000 hommes dans une attaque massive.

es dans une attaque massive, pour progresser de 7 kilomètres en profondeur, sans aucun autre résultat, semblent être un avantage infime pour le grand drame qui vient de se développer sur la rive droite de la Meuse.

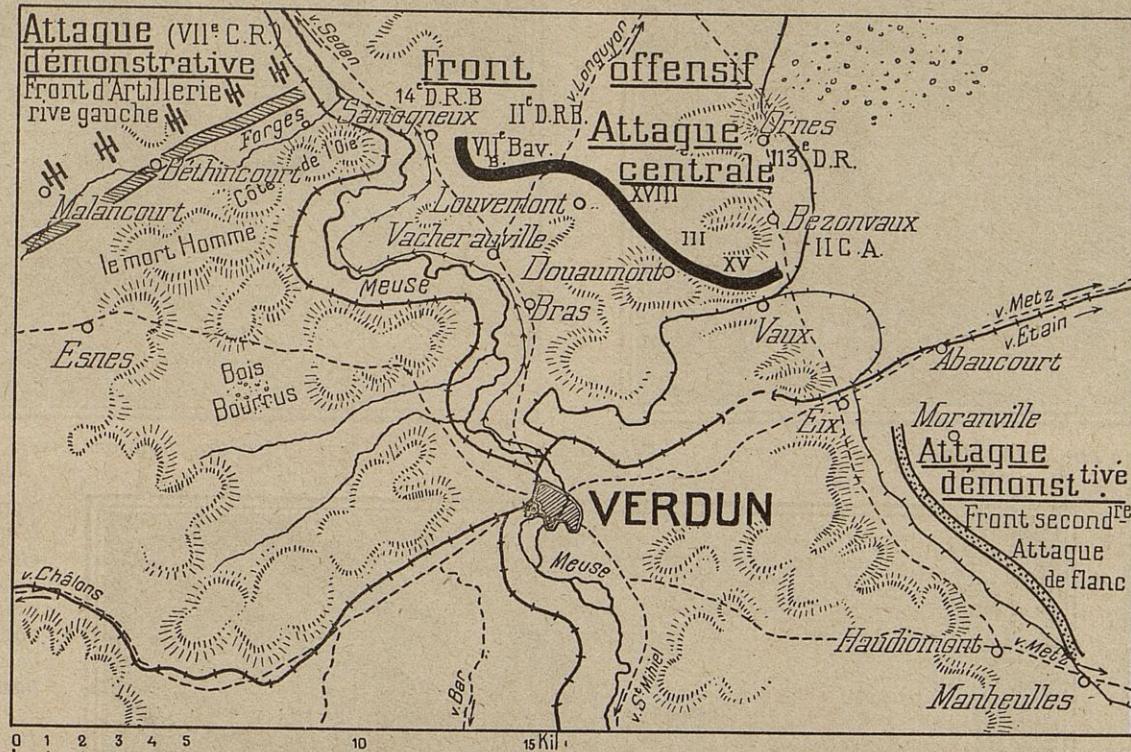
On annonce qu'une offensive se prépare actuellement sur la rive gauche ; mais le pays est encore plus difficile pour l'attaque ! Puis, nos troupes sont là, sur les deux rives du fleuve, et animées des sentiments qui, à l'heure actuelle, enflam-ment tous les coeurs des Français, elles sont prêtes à répondre au défi allemand. — L'ennemi ne passera pas !

A propos de l'article paru dans le Pays de France du 9 mars, qui traitait la première attaque sur Verdun, j'ai reçu de nombreuses lettres des lecteurs, dont toutes semblaient manifester l'étonnement de voir l'infime rôle joué par les forts du camp retranché de Verdun, dans la lutte qui s'est développée sur le front nord-est de cette place. — On s'est demandé à quoi ont servi ces forts sur lesquels on basait la défense du camp retranché ?

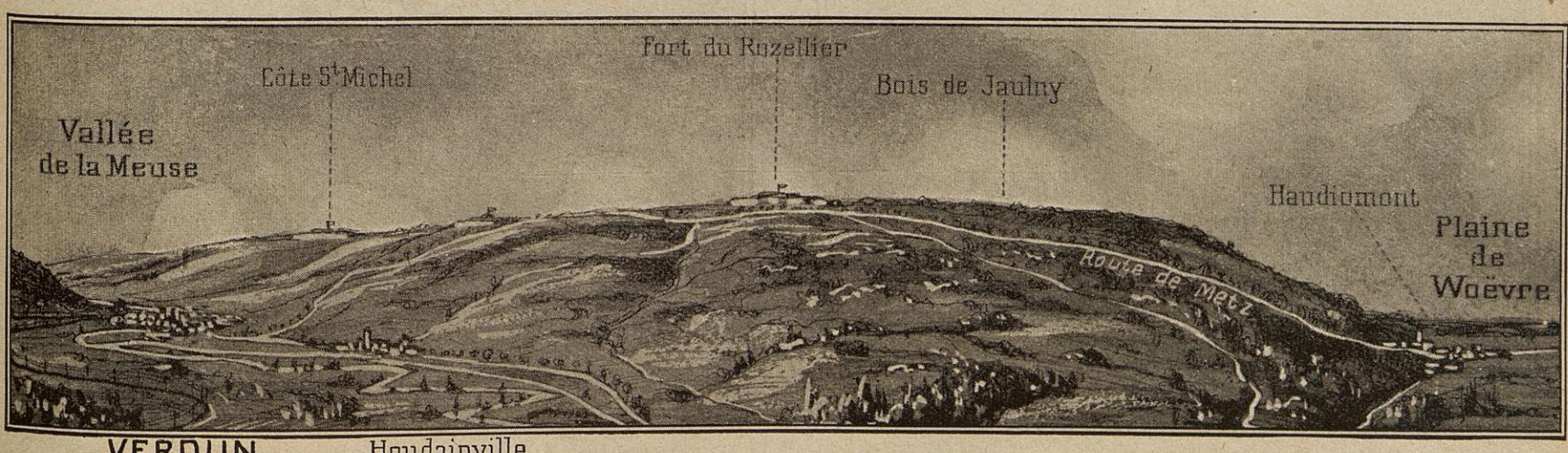
En tant que forteresse, les forts modernes n'ont plus de valeur, on en a eu assez nombreux exemples au cours de la guerre actuelle ; aucun ne saurait résister aux explosions des gros projectiles lancés dans leur enceinte. Le fort, qui est un point fixe, immuable, connu, vu de loin, repéré, est destiné à être la cible de toute la grosse artillerie dirigée dans l'attaque. Dans ce petit quadrilatère, trapèze, etc., s'entassera donc la chute des énormes projectiles ; le fort sera forcément détruit après un temps relativement restreint de bombardement. — Mais, en tant que position, le fort existe toujours ; les emplacements des forts sont, tous, les droits importants de la région ; ce sont les clefs du terrain. Ces points ont conservé leur importance.

Généralement les forts ne sont plus actuellement que des magasins souterrains où s'entassent, dans les plus profondes casemates, les approvisionnements. L'artillerie a été retirée de ce nid dangereux ; elle est répartie aux environs de la position, en batteries mobiles, déplaçables, défilées de vues. La défense de la position est organisée comme celle de nos tranchées du front. Le fort conserve donc toute sa valeur comme clef de position (voyez Douaumont, comme la lutte y est chaude). Si, sur la rive gauche de la Meuse, les forts ont pris part à la bataille des 22, 23 et 24 février, si Vacherauville, Marres ont coopéré dans la défense, cela ne veut pas dire que les forts eux-mêmes ont agi ; il est plus que certain que, contre battus par l'artillerie adverse de Mallancourt, les forts de la rive gauche doivent être en assez mauvais état, mais la position fortifiée existe, et son armement a coopéré à la défense.

(1) Ces quelques réflexions toutes personnelles n'ont aucune prétention doctorale. Dans le moment solennel où notre pays joue son existence, s'il est permis à un Français de manifester ses craintes, ses angoisses, de s'inquiéter, en un mot, il lui est commandé un devoir unique : « Faire confiance absolue aux chefs militaires qui commandent et aux soldats qui se battent pour le salut de la Patrie. »



PLAN GÉNÉRAL DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE SUR VERDUN

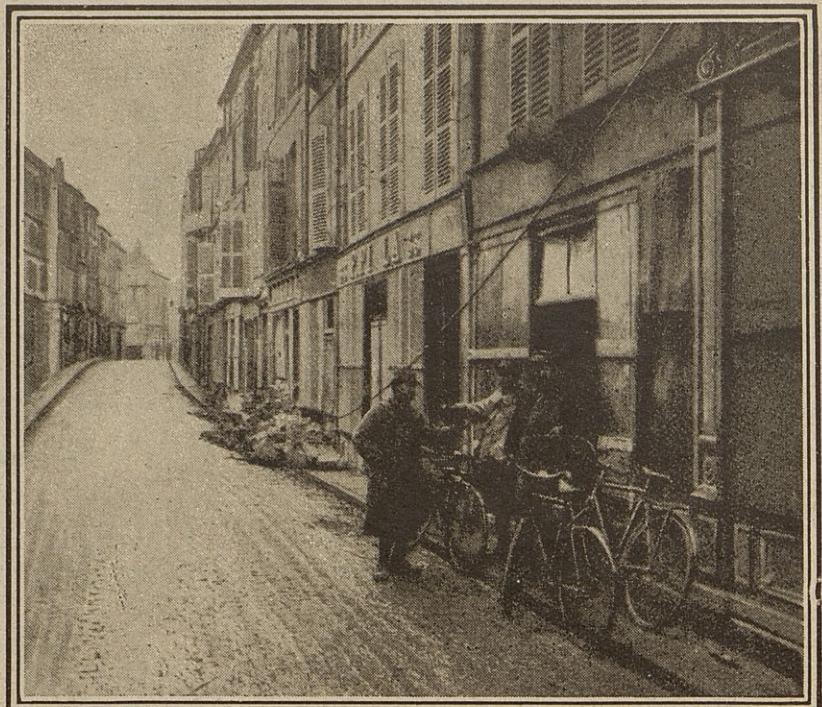


Profil de la région de Verdun à la plaine de la Woëvre, par le Rozellier.

VERDUN SOUS LES OBUS



Une rue de Verdun.



Un des derniers civils.

Depuis que la bataille fait rage autour de Verdun, la population civile a été évacuée ; malgré l'ouragan de fer et de feu qui s'abattait sur la cité, les autorités militaires durent user de tous leurs pouvoirs pour obliger certains habitants à quitter leurs maisons. Les réfugiés ont tous la même confiance en notre vaillante armée ; les nombreux bombardements qu'ils subirent n'ont fait que retremper leur haine de l'Allemand. Pendant leur absence, la ville est gardée par des gendarmes qui patrouillent dans les rues et assurent la surveillance des maisons abandonnées.



On recherche un chat abandonné.

Tous les magasins sont fermés, les persiennes closes. Quelques boutiquiers n'ont pas voulu, malgré le danger, abandonner leur commerce, ce n'est d'ailleurs pas dans un but de lucre ; ces braves gens ne sont restés que pour se rendre utiles autant qu'ils le pouvaient, et pour que nos soldats puissent se procurer quelques douceurs. Les réfugiés sont partis dans le froid et la boue, les uns en voitures, la plupart à pied, et l'on peut se rendre compte de ce que dut être ce triste exode en voyant nos photographies. Beaucoup d'entre eux ont trouvé un abri aux environs de Verdun.



Des réfugiés de Verdun arrivent en voitures dans un village meusien, quelques-uns demandent des nouvelles de la bataille aux soldats qu'ils rencontrent.



ALLEMANDS CAPTURÉS DEVANT VERDUN



Presque tous les prisonniers faits sur le front de Verdun avouent que la plupart des régiments qui furent lancés à l'assaut, à partir du 21 février, avaient reçu des contingents nouveaux. Tous sont d'accord pour dire que leurs pertes s'élèvent aux deux tiers des effectifs engagés.

Les officiers allemands avaient promis à leurs hommes que les canons leur ouvriraient le chemin de Verdun et qu'ils n'auraient presque pas à combattre. Au lieu de cela, ils ont déclaré que « leurs régiments fondaient à vue d'œil sous le feu de nos canons et de nos mitrailleuses ».



Le général Joffre regarde des prisonniers sur lesquels il demande des renseignements à un général. Dans le médaillon, différents types de prisonniers, faisant partie des régiments qui attaquèrent le fort de Douaumont. Au cours de l'interrogatoire qu'ils subirent, ils ne cachèrent pas le découragement qui s'était emparé d'eux en constatant l'inutilité de leurs efforts.

EXPLOSION DU FORT DE LA DOUBLE-COURONNE A SAINT-DENIS



Le samedi 4 mars, à 9 heures 23, une effroyable explosion détruisait à Saint-Denis le fort de la Double-Couronne qui servait de dépôt de munitions. Cette photographie représente la vue générale de la partie détruite. Les zouaves aidés des pompiers recherchent les victimes.



Différents aspects du fort et de ses environs quelques instants après l'explosion, dont les terribles effets furent ressentis à plus d'un kilomètre. Dans les médaillons : à gauche, deux tramways en partie brisés ; à droite, deux chevaux tués à huit cents mètres du fort.

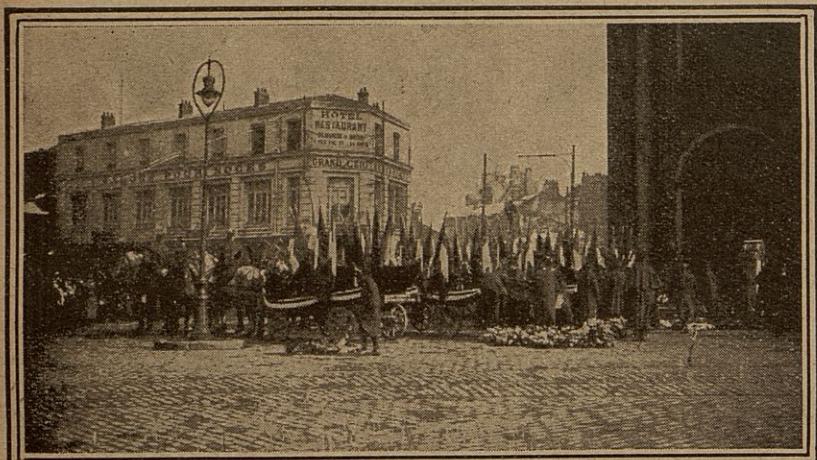
OBSÈQUES DES VICTIMES DE L'EXPLOSION



La levée des corps à la caserne de Saint-Denis.



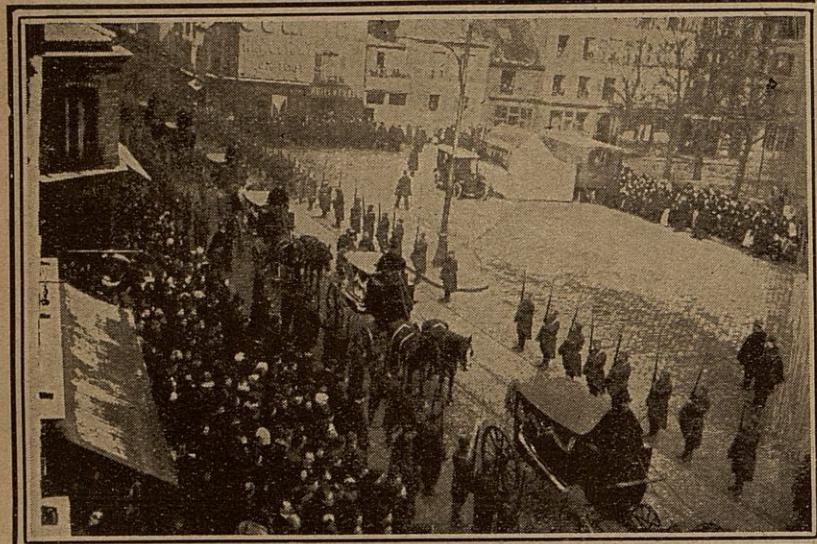
Les couronnes portées par des soldats.



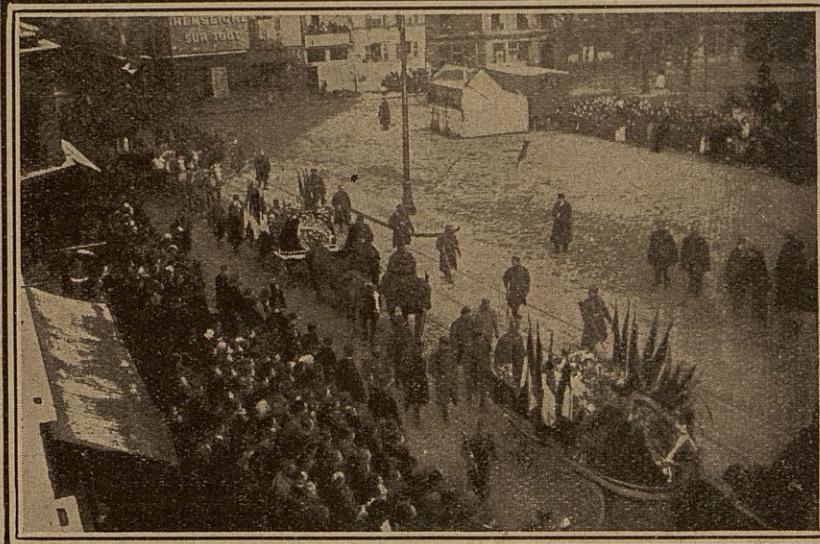
Devant la basilique de Saint-Denis.



Départ du cortège pour le cimetière.



Les corbillards des victimes civiles.



Les prolonges décorées de drapeaux.



Les autorités dans le cortège.



Le cardinal Amette regagne sa voiture.

LE TORPILLAGE DE L'« AMIRAL-CHARNER »

LE SURVIVANT...

Jean-Marie Cariou, seul survivant des quatre cent vingt hommes de l'équipage de l'Amiral Charner, nous fait le récit du naufrage.

Le 8 février dernier, l'Amiral-Charner, croiseur cuirassé de 4.700 tonnes, que les radiotélégrammes allemands, toujours prêts au bluff, avaient désigné comme étant le grand cuirassé Suffren, était torpillé par un sous-marin et coulait au large des côtes de Syrie.

Quelques jours après, le 12 février, des bateaux envoyés sur le lieu de la catastrophe rencontraient un radeau emporté par le courant ; un homme, à demi-mort de froid et d'épuisement, s'y agrippait ; c'était le quartier-maître canonnier Jean-Marie Cariou, le seul survivant des quatre cent vingt hommes qui componaient l'équipage de l'Amiral-Charner ; le croiseur avait péri corps et biens.

Jean-Marie Cariou est un Breton de trente et un ans, robuste, solide comme le granite de son pays, d'une énergie et d'une volonté indomptables, qualités physiques et morales qui lui ont permis de résister à une agonie de cinq jours, alors que ses camarades mouraient un à un autour de lui.

Nous l'avons vu dans les allées du splendide hôpital Sainte-Anne, à Toulon, où il se remet de ses souffrances et de ses émotions ; il se promène, calme, paisible, un peu amaigri, nous disant tout simplement son étonnement d'être encore en vie.

Des parents, des amis viennent le voir ; et que de lettres il reçoit ! Les parents des gars qui ont péri avec l'Amiral-Charner demandent des nouvelles, des détails sur leur fin. Cariou est-il bien certain que personne n'ait pu se sauver ? Que l'espérance est donc tenace au cœur de l'homme ! D'autres voudraient savoir si leur enfant a souffert, s'il était avec lui sur le radeau.

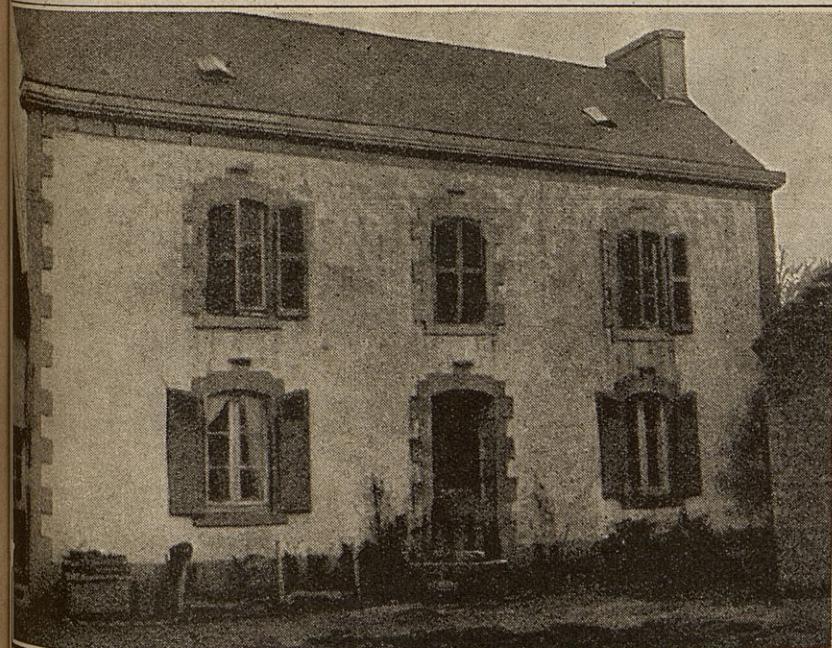
Mais Jean-Marie Cariou fait à tous et ne veut faire que la même réponse : il n'a rien vu, il ne sait qu'une chose, c'est qu'il est le seul survivant.

Et le récit du naufrage qu'il a déjà redit tant de fois, il veut bien le recommencer encore pour les lecteurs du *Pays de France*.

— C'était, nous dit-il, le matin du 8 février ; il faisait beau, la mer était douce ; nous venions de patrouiller autour des îles de Rhodes, de Karpathos et le long de la côte de Syrie ; nous rentrions à Port-Saïd.

Il était sept heures environ ; tout l'équipage n'était pas encore levé ; les officiers n'avaient pas quitté leurs cabines ; sur la passerelle, l'officier de quart. Je venais de monter sur le pont, lorsqu'un choc violent fit trembler tout le navire ; en même temps, une violente explosion se produisit : nous venions d'être torpillés.

Les hommes qui étaient sur le pont se précipitèrent vers les radeaux pour les mettre à flot ; mais je ne vis cela que dans un éclair. Le bateau coula en



LA MAISON DE CARIOU A PORZ-CLAÏC

moins de trois minutes : le poste du « sans-fil » n'eut même pas le temps de lancer l'appel de détresse. Voilà pourquoi il y eut tant de victimes. Aucun bâtiment ami ou ennemi dans ces parages ; personne pour nous porter secours.

— Vous n'aviez rien aperçu, ni sous-marin, ni périscope ?

— Rien ; le sous-marin devait être à l'affût, attendant notre passage. Car la torpille frappa à l'avant, près des chambres des machines ; le bâtiment s'engloutit d'un coup.

» Comment j'ai pu échapper ? Je me le demande encore. J'avais autour du cou, comme tous mes camarades, le collet de sauvetage dont la reine d'Angleterre a fait cadeau à la flotte. Au choc de la torpille, je le gonflai ; au même instant, je coulai.

» Comment je me dégageai, comment je pus résister au tourbillon, comment je remontai, je ne me l'explique pas. Le collet de sauvetage m'a certainement aidé.

» Revenu à la surface, je vois un radeau près de moi ; je me hisse ; treize camarades y étaient déjà. Un second radeau avait été mis à l'eau ; une vingtaine d'hommes s'y trouvaient ; il fila devant nous emporté par le courant ; je ne le revis plus.

» Tout autour de nous, la mer était vide ; pas d'épaves, pas de marins. Les officiers, les matelots, tous engloutis !

» Nous étions là quatorze...

Ici, Jean-Marie Cariou hésite :

— Je ne sais pas leurs noms, nous dit-il, il n'y avait que trois semaines que j'avais embarqué sur le *Charner*...

Le quartier-maître a pris le parti de ne donner aucun détail ; cependant ses yeux sont devenus humides. Il reprend de son ton calme :

— Nous étions là, à peine habillés ; un jersey, un caleçon ; sans vivres ; sans eau. A dix milles, la côte turque ; nous l'apercevions ; mais nous ne pouvions guider le radeau ; le courant l'entraînait. Tantôt, nous poussions des cris, espérant attirer l'attention de quelque bateau.

» Ah ! ces journées ! mes camarades sans forces, épuisés ; le premier jour, deux sont morts. Et la soif ! ce fut la souffrance la plus horrible ; la faim, je l'aurais encore supportée davantage, mais la soif ! Et je voulais vivre ; je me cramponnais à cette idée. Non ! comment suis-je revenu de tout cela !...

Et alors les yeux de Cariou s'emplissent d'une vision d'épouvante. Car il

assista à l'agonie de ses camarades. Ce ne fut rien de comparable aux scènes d'horreur du radeau de la *Méduse* ; les pauvres gars de l'Amiral-Charner étaient déjà épuisés par la lutte contre la vague : la nuit, le froid les saisissait et ils succombait à la congestion ; le matin, leur nombre avait diminué ; la mort avait passé et les lames avaient emporté les cadavres.

Le second jour, une lueur d'espérance ranima ces malheureux : ils virent la fumée d'un bateau, mais il passa au loin ; la nuit suivante fut très froide, quelques-uns disparurent encore.

Et Jean-Marie Cariou ne voulait pas mourir.

Cette volonté de fer le soutint jusqu'au bout. Il encourageait ses camarades ; mais l'épuisement leur avait enlevé toute énergie ; et toujours rien à l'horizon ; la lame qui accourt, pas d'autre bruit que celui des vagues et du vent ; puis les râles des mourants, et cela pendant cinq jours et quatre nuits !

— Un matin, reprend Cariou, je me vis tout seul sur le radeau ; les derniers étaient morts pendant la nuit : la lame les avait emportés. Je ne sais pas si je souffrais. Quelques heures après, un remorqueur, le *Laborieux*, s'approchait du radeau ; je l'avais vu venir ; je n'avais plus la force d'être heureux. On me monta à bord ; là, on me donna du lait chaud et du bouillon ; ce fut la seule nourriture que j'eus pendant quelques jours...

Transporté à Port-Saïd, Cariou put raconter à l'amiral Moreau toutes les péripéties du drame.

Le voici maintenant sur pied ; il va rejoindre, pour un long congé de convalescence, le hameau de Porz-Claïc, ce joli coin des Cornouailles qui dévale à l'Océan, non loin de Quimperlé. Il est attendu par une jeune femme et deux petites filles qui habitent une de ces maisons confortables où se mêlent les traditions bretones et les progrès modernes. Car Jean-Marie Cariou, ayant quitté la marine, était marié depuis cinq ans, lorsque la guerre vint l'appeler de nouveau au service de la patrie.

Àuprès du jeune ménage, habitent parents et beaux-parents : ce sont des familles aisées et aussi très aimées dans la région. Voici un fait touchant qui le prouve. En même temps que les journaux donnaient la nouvelle de la perte de l'Amiral-Charner, on sut qu'une dépêche officielle annonçait le sauvetage de Jean-Marie Cariou : on demanda aux porteurs de journaux de ne pas passer à Porz-Claïc que lorsque Mme Cariou aurait reçu l'heureuse nouvelle.

Un rayon de joie aura passé dans cette Bretagne où tant de femmes pleurent.



J.-M. CARIOU, LE JOUR DE SON MARIAGE



Dans la tourmente

CARNET DE ROUTE D'UN DOCTEUR FRANÇAIS A TRAVERS LA SERBIE, L'ALBANIE ET LE MONTÉNÉGRO

(Suite)

Ipeck, 26 novembre.

Et, tandis qu'après un excellent café turc qui nous dédommagine de bien des fatigues, ma fille et ses compagnes se hâtent de s'endormir, moi, à la lueur d'une grande cire allumée dans un candélabre de cuivre ciselé, je griffonne hâtivement ces notes qui mettent à jour mon carnet de route...

Quelle joie ça a été pour moi ce matin de retrouver ma fille qui, en quelques mots, me met au courant des péripéties de la veille.

Après s'être séparée de Mladénowitch, elle avait poursuivi son chemin en compagnie des docteurs grecs et de M^{me} W.

Rencontré en route un détachement serbe fort empêtré à retirer de la boue un char rempli de munitions.

Des branches d'arbres allumées jouaient le rôle de torches — car la nuit était noire — et c'était, paraît-il, un spectacle fantastique que celui de ces silhouettes s'agitant au milieu de l'obscurité, ensanglantée du reflet des torches.

Par les soldats, les voyageurs avaient appris qu'un village se trouvait à moins d'une heure et, courageusement, bien qu'accablée de fatigue, ma fille avait poussé de l'avant...

Une fois atteintes les premières maisons, après avoir traversé un important cours d'eau dans les bras d'un obligeant soldat serbe, il n'avait pas fallu moins de deux heures de palabres pour arriver à se faire ouvrir une porte...

Les Albanais, en effet, déclaraient ne pas vouloir héberger les soldats et M^{me} W., de son côté, persistait à dire qu'elle avait peur, et qu'elle ne coucherait que là où elle se sentirait sous la protection des Serbes.

En fin de compte, ma fille exténuée de fatigue avait signifié, en s'étendant à terre dans la maison où elle avait pénétré en dernier lieu, que, dût-elle être égorgée pendant son sommeil, elle passerait la nuit, là où elle se trouvait, que rien ne pourrait lui faire faire un pas de plus...

Et elle s'était endormie, l'estomac vide, puisque les provisions se trouvaient dans la charrette avec moi...

En route, nous rencontrons un Turc à cheval qui se montre suffisamment touché de la fatigue extrême de ma fille pour la laisser monter à sa place pendant une couple d'heures...

Nous cheminons pendant un temps indéterminable à travers une plaine parsemée de porphyre de toutes couleurs ; c'est à croire que les montagnes dont elle contourne la base se sont émiettées et que ce sont leurs débris qui la jonchent.

Quel dommage que je n'aie pas le loisir de m'arrêter ! Comme je ferai une belle récolte...

Mais, mes soucis sont d'autre sorte, hélas ! notre route est coupée continuellement de torrents qu'il nous faut franchir, ce qui ne serait rien, mais qu'il faut faire traverser à notre char...

Pour chaque traversée, nous devons creuser les berges pour permettre à l'attelage de descendre en pente douce et de remonter l'autre rive.

Nous sommes exténués et vraiment presque découragés, car nous apercevons de plus en plus distinctement, au fur et à mesure que nous avançons, ces montagnes dressées devant nous et au travers desquelles il nous va falloir aller chercher le salut...

Elles nous barrent la route de leurs cimes couvertes de neige qu'empanachent des nuages sinistres...

Quelles fatigues, quels dangers nous attendent là...

Et mon regard se pose, anxieux, sur ma fille qui chemine clopin-clopant devant moi, domptant avec une énergie merveilleuse son anéantissement...

Si encore j'étais seul... Mais elle...

Enfin, les premières maisons d'Ipeck nous apparaissent, au pied même de ces redoutables montagnes... Et cette vue redonne un peu d'élasticité à nos jarrets...

Il semble que notre attelage lui-même ait conscience de l'étable où il va lui être possible de prendre, dans une bonne litière, un repos bien gagné, après quatre jours à travers ces routes affreuses où il fallait livrer bataille à la boue à chaque pas fait en avant.

Ipeck, 2 décembre.

Dès ce matin, je suis allé en ville ; il s'agit, pour moi, d'acheter un cheval pour continuer le voyage ; à partir de maintenant, c'en est fait des routes carrossables, ou soi-disant telles...

Nous n'aurons plus désormais que des sentiers muletiers, à peine suffisants par endroits pour permettre à un cheval de placer un pied devant l'autre, et nous ne pouvons songer à nous surcharger du poids de nos couvertures et des quelques provisions qu'il nous sera possible de réunir...

Des provisions !... Quel rêve chimérique !...

Il y a en ville autant d'encombrement que dans Prizrend, et déjà plusieurs jours auparavant ont passé des colonnes de fuyards qui n'avaient pas attendu comme nous l'extrême limite pour quitter Prizrend : tout a été pillé, razié, et les quelques magasins d'approvisionnements sont vides.

Enfin, en m'ingéniant et surtout en me laissant dévaliser, je réussis à assurer notre subsistance pour le temps que durera la traversée des « Monts Maudits », pendant laquelle nous ne devons compter que sur nous-mêmes pour nous alimenter...

Un moment, je songe à demeurer quelques jours ici, pour permettre à ma fille de se remettre de ses fatigues, d'autant plus que rien ne presse et que plusieurs médecins serbes s'occupent à trouver des locaux pour y installer des hôpitaux.

Mais ce matin les nouvelles sont mauvaises.

L'ennemi continue à avancer !...

Il ne se trouverait plus qu'à vingt-cinq kilomètres de la ville ! Je songe à la recommandation du colonel F. : il me faut gagner, sans perdre de temps, Andriewitzza...

Là seulement, je pourrai nous croire en sûreté...

A grands frais, je trouve à acheter un cheval, un misérable petit cheval, d'une taille à peine plus élevée que celle d'un âne...

Et à quel prix !...

Mais les circonstances ne permettent pas de tergiverser : il faut s'incliner... et je donne à Nicolas l'ordre de reconduire à la section le char et les bœufs, mis à notre disposition depuis Prizrend...

Et nous préparons tout pour le départ de demain...

Car, décidément, je ne veux même pas profiter de l'offre obligeante de mes hôtes qui voudraient me garder quelques quarante-huit heures de plus...

La pensée de l'ennemi me talonne...

Andriewitzza, 3 décembre.

Depuis hier six heures nous sommes ici, dans cette Andriewitzza si ardemment souhaitée, à l'abri de toute poursuite... mais non, hélas ! à l'abri des fatigues et des nouveaux dangers que nous réserve la fin de cet infernal exode...

Nous venons de passer des jours terribles, et aujourd'hui je comprends combien méritée cette appellation de « Monts Maudits ».

Connaissant l'itinéraire que nous avons dû suivre, je me demande à présent si nous aurions le courage de nous lancer dans cet enfer de glace... dans ce chaos inextricable de pics, de précipices, de torrents, de rochers, de crevasses...

A présent qu'est tombée l'exaltation fiévreuse qui nous a soutenus pendant quatre jours et que, rétrospectivement, je parcours l'ensemble de cette fuite éprouvante et si lente cependant, devant un ennemi qu'à chaque instant nous appréhendions de voir apparaître en travers des cols qu'il nous fallait traverser, je ne comprends pas encore comment, sinon les hommes, du moins les malheureuses femmes qui nous accompagnaient ont pu avoir une somme d'endurance suffisante pour triompher de ces épouvantables fatigues...

En mettant ces notes au net, je m'interroge pour bien m'assurer que tout cela nous est bien arrivé, à nous... que chacun de ces dangers de toutes les minutes, c'est bien nous qui les avons affrontés...

Mais oui... Je n'ai qu'à considérer, pour m'en bien persuader, nos pauvres hardes raidies de glace, recouvertes de boue, nos chaussures déformées, crevées, usées, qui s'étaient là à quelques mètres de moi, sur le plancher...

Il me suffit, pour ne pas douter, de regarder ma fille étendue sur cette couche improvisée, les membres rompus de fatigue, le visage tiré par l'angoisse.

Dire qu'il n'y a que quatre jours seulement que, par une tempête de neige atroce, nous avons quitté Ipeck ?...

J'ai beau y réfléchir, il me semble que nous avons vécu des semaines dans ce cataclysme de glace dont nous venons de nous évader, il y a deux heures à peine ! ..

Oui, notre départ d'Ipeck est terrible : il neige et j'hésite à me lancer dans



l'inconnu redoutable qui nous attend...

Mais rester ne serait pas plus prudent et les renseignements qui circulent en ville sur les atrocités autrichiennes et bulgares ne sont guère de nature à me faire hésiter longtemps...

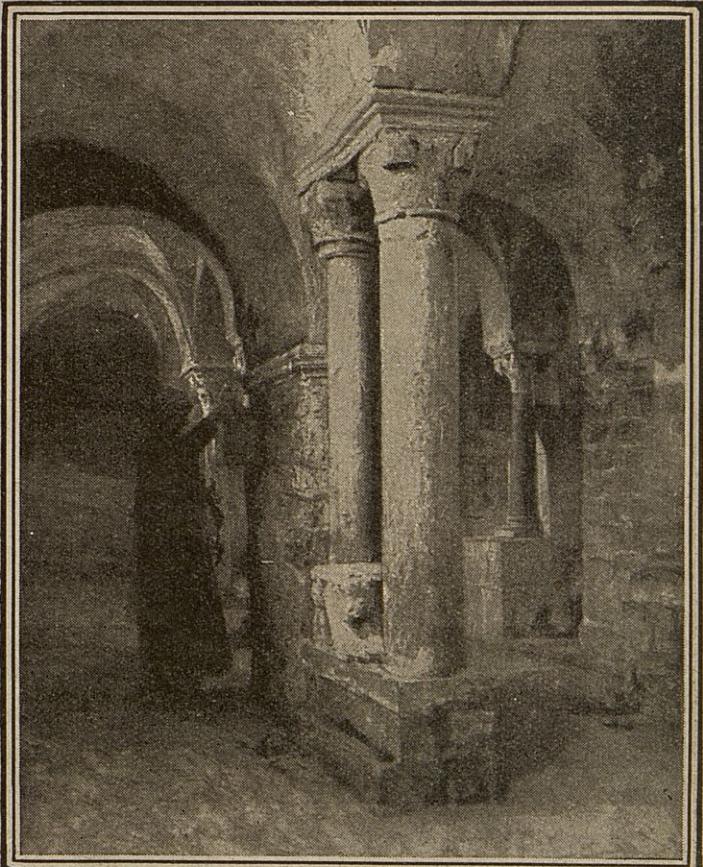
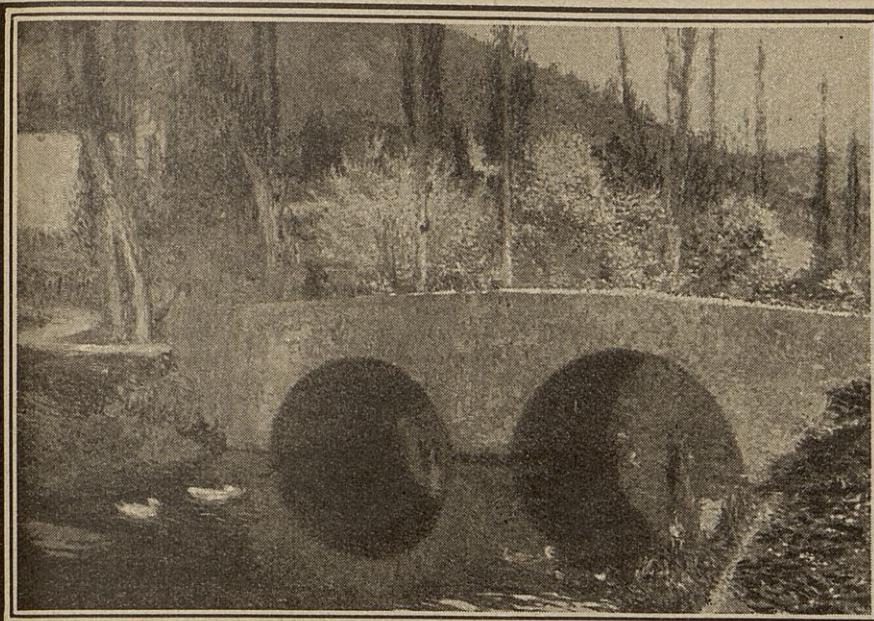
Nous partons donc et, à peine dépassée la dernière maison de la ville, nous devons nous former en file indienne, car la montagne commence aussitôt !

Tout de suite, pour voir celui qui vous précède, il faut lever les yeux...

La piste est encombrée par un régiment qui a campé en dehors de la ville et que nous rattrapons ; il emporte de l'artillerie de montagne que transportent de malheureux chevaux, ou plutôt des ombres de chevaux, tellement maigres et combien saignants !...

(A suivre.)

LE SALON DE « LA TRIENNALE »

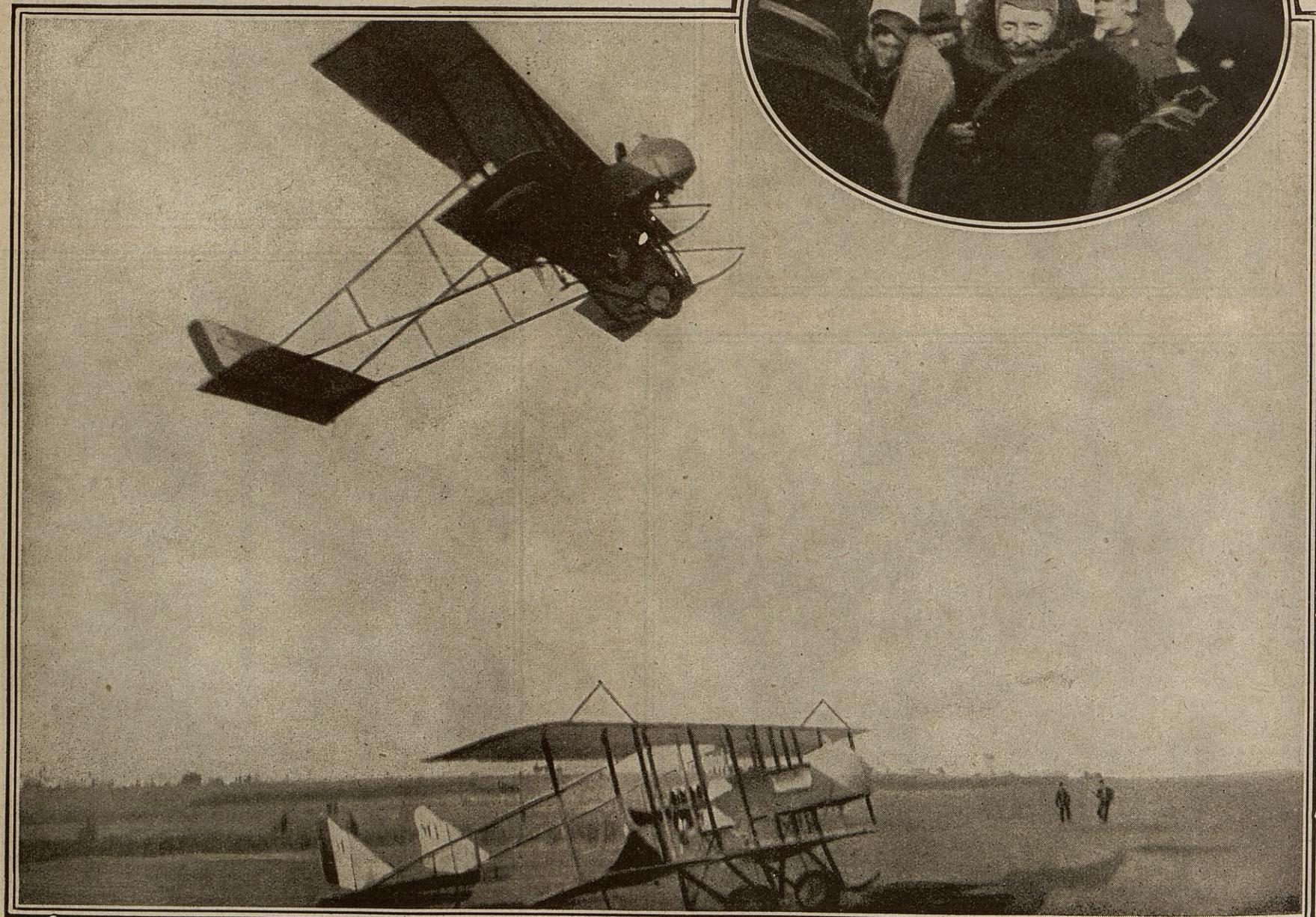


HENRI MARTIN : *Le Pont du vert au printemps.* — MAURICE CHABAS : *Calm et sérénité.* — JEAN-LOUIS FORAIN : *Danseuses.*
JULES CHÉRET : *Arlequinade.* — EDOUARD VUILLARD : *Portrait.* — FERNAND SABATÉ : *Pour la conservation des églises de France.*

NOTRE AVIATION EN ORIENT



Comme leurs camarades opérant en France, les aviateurs du corps expéditionnaire d'Orient font de la bonne besogne. Ces jours derniers, une escadrille de sept aéroplanes, partie de l'île de Chio, allait bombarder les batteries turques du port de Smyrne, couvrant six cents kilomètres dans la même journée. — Dans le médaillon, le général Baumann raconte ses impressions à des officiers anglais.



Le général Baumann, commandant la base française de Moudros, part en aéroplane survoler l'île de Lemnos.

L'HEURE SACRÉE

PAR
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE TROISIÈME

MARRAINE DE GUERRE

(Suite)

Trois femmes portant le costume d'infirmières sont groupées sur cette image. Un caprice de tante Clémence, au début des hostilités. Flattée de ses nouvelles fonctions, elle avait exigé que Mme Sénéchal et sa nièce se fissent photographier avec elle, et tous les amis de la famille avaient reçu un exemplaire du fameux groupe très réussi, puisqu'il rajeunissait quelque peu la vieille demoiselle.

Sur le verso du triple portrait, tante Clémence trace quelques lignes, puis, satisfaite, elle glisse le carton dans l'enveloppe qui, cette fois, est cachetée d'une poigne vigoureuse.

Le vaguemestre vient de passer le long des tranchées de seconde ligne. Il distribue sa manne quotidienne que les poilus accueillent triomphalement, sauf ceux pour lesquels il n'a rien.

Georges Lavaine est privilégié, il reçoit deux lettres : une de sa sœur qui est de mieux en mieux portante et de plus en plus satisfaite ; une seconde dont la suscription le fait tressaillir et qu'il ne décachète pas tout de suite.

Ce sera pour après la soupe, quand les hommes dormiront ou feront la manille quotidienne, trop souvent interrompue par l'envoi des marmites. Il veut se sentir seul et dans une tranquillité relative afin de la savourer mieux, cette lettre, dont le contact sur sa poitrine accélère les battements de son cœur.

Enfin, le bienheureux moment arrive. Lavaine s'assied sous un abri et, tremblant un peu, déchire l'enveloppe. Le voici devant deux choses qui sollicitent également son attention : une feuille de papier couverte d'élégantes pattes de mouche et une photographie.

Naturellement, c'est à la photographie qu'il s'en prend tout d'abord. Il voit debout, entre deux respectables personnes, une ravissante jeune fille que le voile d'infirmière rend plus belle encore, car il accuse la pureté des traits et l'ovale gracieux du visage, à la bouche fleurie, aux yeux caressants.

Après être grisé longuement d'une contemplation silencieuse, Lavaine tourne le carton et lit : « Souvenir affectueux à mon cher fils. Puisse cette image lui prouver qu'on pense à lui sans cesse. »

Et, sous la signature, une autre ligne : « Laquelle des trois est votre marraine ? »

— Quelle idée ! fit le caporal dans un léger rire. C'est vous, ma belle demoiselle, vous qui êtes si charmante et qui m'écrivez de si jolies choses. Vous voulez m'intriguer, mais je ne marche pas. C'est vous, ce ne peut être que vous.

Il regarde à droite, à gauche, personne ne fait attention à lui. On l'oublie, heureux oubli dont il profite pour poser un baiser furtif sur l'image où est sa marraine, avant de glisser ladite image dans son portefeuille.

Et maintenant, il savoure la douce lettre. Les phrases délicates dont elle se compose chantent en son esprit ; à force de les relire, il les sait par cœur.

« Que parlez-vous de distance, de classes sociales, mon bien cher fils ! Vous n'êtes qu'un ouvrier, dites-vous, et je suis riche. Combien la richesse est peu de chose ! L'époque terrible que nous traversons le montre surabondamment.

« Allez, allez, une seule chose compte : le cœur et tout ce qui s'y rattache. Sans vous, héros obscurs qui nous défendez, nous, faibles femmes, que deviendrions-nous ? La barrière qui semblait séparer les hommes est renversée ; riches et pauvres, nobles ou roturiers ne forment plus qu'une seule, une vaste famille : nous sommes des Français, n'est-ce pas tout dire ?

« Cessez donc d'insister sur l'humilité de votre condition. C'est vous les braves, qui nous êtes supérieurs et devant qui nous devons nous incliner. Je ne suis pas seule, croyez-le, à penser de la sorte ; ma famille partage entièrement mes idées et j'espère bien n'en jamais changer.

« Si j'aime et j'admire en bloc la magnifique armée française, faut-il l'avouer, j'éprouve pour vous, mon fils, un attachement particulier, né de toutes

les délicatesses de sentiment que l'on devine en vous et que votre timidité répugne à laisser paraître. Oui, je vous aime bien et je sens qu'au fur et à mesure que nous nous connaîtrons mieux, je vous aimerai davantage.

« Laissez donc librement parler votre cœur qui est tendre et sensible, j'en suis certaine ; soyons de bons amis qui n'ont rien de caché l'un pour l'autre. Faites-moi part de vos désirs, de vos aspirations... Si l'on tient qu'à moi, je vous aiderai à les réaliser... »

Bien longtemps après avoir placé la lettre de sa marraine dans une des vastes poches de sa capote où il y en avait déjà plusieurs, oui, bien longtemps après, Georges Lavaine demeura songeur, la tête entre les mains, les yeux vaguement, semblant poursuivre un rêve imprécis.

Il éprouvait un malaise étrange : son cœur physique battait la chamade, et son cœur psychique n'allait guère mieux. C'était un trouble profond, que le bruit de la canonnade ne parvenait pas à dissiper. Devant lui, flottait, aérienne, une figure idéale, celle de la jeune fille formant le centre du groupe photographique, celle en qui son illusion — Maïa obstinée — voulait absolument voir sa marraine, sa trop tendre et trop exquise marraine... qu'il se mettait à aimer follement.

Si Georges Lavaine s'abandonnait à cet amour

Une fois encore, plus puissante que les froides réalités, Maïa triomphait, tant il est vrai que l'illusion est nécessaire au pauvre cœur humain.

CHAPITRE QUATRIÈME

AMOUR ET... DÉCEPTION

Une automobile portant le fanion de la Croix de Genève stoppa devant la grille de l'hôtel Sénéchal avenue Henri-Martin, et demanda la porte à coups répétés d'une trompe impérieuse.

Ce fut bientôt dans toute la maison une rumeur d'inquiétude. Maîtres et domestiques se précipitèrent pour recevoir, dolente et pâle, Colette Sénéchal que l'on ramenait. D'un pauvre sourire, la jeune fille essaya de rassurer sa mère et sa tante, qui se désolaien.

— Ce n'est rien ; je vous assure que ce n'est rien ! Soucieuse de le prouver, une fois au pied de l'escalier, elle voulut commencer à en gravir les marches ; mais, ses forces la trahissant, elle chancela et il fallut la transporter dans sa chambre, car elle était aux trois quarts évanouie.

Tandis qu'on déshabillait la pauvrette, malgré ses dénégations obstinées, tante Clémence, suspendue au téléphone, réclamait à cor et à cri, le médecin de la famille ; après quoi, elle appela son frère, lui demandant d'accourir toute affaire cessante.

Moins d'une demi-heure plus tard, le docteur Leblond et le père de Colette se rencontraient devant le perron de l'hôtel.

La malade semblait mieux depuis qu'on l'avait couchée ; elle fournit gentiment des explications sur ce qui s'était passé, sur ce qu'elle en savait, tout au moins. Un étourdissement l'avait prise soudain, alors qu'elle portait une tasse de bouillon à un malade et... elle avait repris ses sens dans l'auto qui la ramenait *at home*.

— Mme de Bois-Brûlé est bien gentille, mais elle s'affole pour des vétilles, conclut Colette. J'aurais pris une demi-heure de repos là-bas, les choses seraient rentrées dans l'ordre, et je ne vous aurais pas, mes parents chéris, causé cet inutile tourment.

— Ma petite fille, dit Sénéchal, tu t'es trop surmenée et tu te payes aujourd'hui. Mais mademoiselle ne voulait rien entendre, n'en faisant qu'à sa tête. Ta mère est trop douce, ta tante te gâte trop, et moi, je ne suis devant toi que faiblesse. Rattrapons-nous, ressaisissons notre autorité défaillante. Tu vas me faire le plaisir de te laisser examiner par le docteur et me promettre d'obéir à ses prescriptions quelles qu'elles soient.

— Il va me trouver toutes les maladies, ce docteur grognon. Au besoin, il en inventera ! Enfin, puisque c'est l'ordre, je me soumets !

L'examen fut long, la famille en attendait le résultat dans une pièce voisine, et cette attente ne laissait pas que d'être anxiante, car chacun, à tour de rôle, se rappelait quelque symptôme inquiétant, observé depuis plusieurs semaines. Mais Colette s'était montrée rebelle à tous les conseils et, maintenant, qui sait s'il n'était pas trop tard ?

Le diagnostic du docteur Leblond fut heureusement plus rassurant qu'on ne le supposait. Des relations affectueuses et lointaines l'unissaient à la famille Sénéchal dont il était tout autant l'ami que le médecin.

— Colette, expliqua-t-il, est à bout de forces. Le surmenage intensif auquel elle s'astreint depuis un an l'a complètement exténuée. Ne vous alarmez pas, rien n'est compromis, il est temps d'intervenir pour rétablir l'ordre, mais il n'est que temps. Je défends de la manière la plus formelle qu'elle reprenne son service d'infirmière avant deux mois et j'ordonne qu'elle passe ces deux mois en Suisse à Valmont, chez mon frère, le docteur X..., où elle fera une cure de repos absolu. J'interdis même la correspondance. Du reste, le régime de Valmont est très strict et j'aviserai mon frère.

— Mais docteur, comment aurons-nous des nouvelles de notre enfant ?

— Sa mère l'accompagnera ou bien sa tante.

— Quand faut-il qu'elle parte ?

— De suite. Télégraphiez pour retenir les chambres. Demain, vous pourrez vous embarquer.

— Lui avez-vous dit ?

— Certes ! Je n'ai pas mâché les mots et l'ai sérieusement grondée. Colette sait que je ne réponds de rien, à moins d'obéissance parfaite : elle s'incline.

Le médecin parti, la famille se réunit au chevet de la jeune malade qui, boudeuse un peu, mais résignée, ne risqua pas une objection. Elle se plaignait simplement de devoir abandonner ses blessés ; elle éprouvait une sorte de jalouse envieuse à la pensée qu'une autre leur prodiguerait ses soins.

(A suivre.)



qu'adviendrait-il ? Pareille question ne pouvait être posée. Savait-il même ce qu'il éprouvait au juste ? Là-bas, au front, parmi le danger incessant, les déductions psychologiques sont vaines. Tel qui respire maintenant n'existera plus dans cinq minutes : alors, à quoi bon faire des projets, échafauder des combinaisons ?

On vit non pas seulement au jour le jour, mais de minute à minute. Quelques instants de joie font oublier des heures de souffrance. Georges goûtait, avec toute l'ardeur de sa jeunesse, la joie nouvelle, infinie, enivrante, que l'illusion daignait lui verser !

Soudain quelqu'un l'interpellait.

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé, caporal ? Vous êtes souffrant ?

Lavaine tressaillit en reconnaissant Jean Sénéchal avec lequel, depuis l'aventure de Barquigny, il avait fait pacte d'amitié.

— Merci, ça va bien, mais je rêvassais un peu ; j'étais loin, bien loin d'ici !

Rassuré, Jean prit place à côté de Lavaine, il lui parla de choses et d'autres, des Boches, des affaires de la compagnie, et n'obtint en réponse que de vagues onomatopées.

La figure idéale ne s'effaçait pas ; au contraire, on eût dit que la présence du jeune homme lui donnait plus de consistance.

— Si je montrais la photo à Sénéchal ? songeait Georges, il me dirait, lui, qui est ma marraine ?...

Mais, en dépit de la sagesse du conseil, le caporal résista à cette suggestion.

— Non, je ne peux pas, car il faudrait lui montrer aussi les lettres et... ma marraine ne serait sans doute pas contente qu'il sache combien notre correspondance est... affectueuse.



L'adjudant Navarre devant le sixième Albatros qu'il a abattu dans la région de Douaumont. A droite, son avion de chasse.

SUR LE FRONT RUSSE

Les armées du grand-duc Nicolas continuent la série de leurs succès en Asie Mineure. Après avoir enlevé d'assaut la ville de Bitlis près du lac Van, les Russes ont poursuivi les Turcs en déroute et leur ont fait subir de grosses pertes. En même temps, l'avance vers Trébizonde s'accentuait. Le 5 mars, des torpilleurs russes bombardaien le port et détruisaient de nombreux bâtiments qui se trouvaient à quai. Dans la nuit, des troupes de débarquement, appuyées d'un feu intense de la flotte, avaient occupé Atina, à l'est de Trébizonde, et s'étendant rapidement vers le Sud, avaient forcé les Turcs à évacuer leurs positions. Dans cette action, nos alliés ont fait des prisonniers, enlevé deux canons, des munitions et des fusils. Continuant leur poursuite, ils ont enlevé le village de Mapavri, à mi-chemin entre Atina et Riza.

De leur côté, les Anglais améliorent leur position en Mésopotamie. Le 6 mars, le général Aylmer s'est avancé le long de la rive droite du Tigre et il a atteint Es-Simm, position située à environ dix kilomètres de Kut-el-Amara ; il a attaqué, le 8, la position sans parvenir à déloger l'ennemi auquel il a infligé de fortes pertes.

Cette double menace des Russes et des Anglais inquiète Constantinople, et on a annoncé que le gouvernement turc aurait fait à la Russie des propositions de paix séparée.

Sur le front russe proprement dit, il semble se produire un renouveau d'activité. Les Allemands ont essayé de traverser la Dvina, à l'est de Friedrichstadt ; ils ont été repoussés par le feu des Russes.

Des actions heureuses pour nos alliés ont eu lieu près d'Illust, puis au nord-est de la gare d'Alyk où l'infanterie russe a enlevé en plein jour une tranchée ennemie, et en Galicie, au nord-ouest de Tarnopol, où l'armée du général Ivanoff a repoussé une forte attaque ennemie.

Dans les Balkans, aucune modification ne s'est produite dans la situation. Les alliés ont encore étendu le camp retranché de Salonique ; une rencontre entre patrouilles françaises et bulgares a eu lieu ; les Bulgares se sont enfuis laissant des morts et des blessés sur le terrain.

Des mouvements de troupes sont toujours annoncés du côté allemand et du côté autrichien ; des approvisionnements en vivres et en munitions seraient concentrés à Istip ; rien cependant ne fait prévoir une offensive prochaine contre le camp retranché.

Les nouvelles de Bulgarie prétendent que des dissents se produisent fréquemment entre les officiers bulgares et les Allemands ; sans trop y compter, on pourrait envisager l'aggravation de ces froissements.



LE ROI ET LA REINE DU MONTÉNÉGRO A BORDEAUX



LE NOUVEAU TITRE DE RENTE 5 %

Le " Pays de France " vient de publier trois numéros sur les faits rétrospectifs de la guerre

A la demande de ses lecteurs, le PAYS DE FRANCE vient d'édition des numéros 1 BIS, 2 BIS et 3 BIS, relatant, avec de nombreuses illustrations, les faits de guerre compris entre la mobilisation et le mois de novembre, date à laquelle a paru le premier numéro du PAYS DE FRANCE ayant trait à la guerre. Avec ces trois numéros se trouve donc complétée la collection des vues de la guerre publiées par le PAYS DE FRANCE.

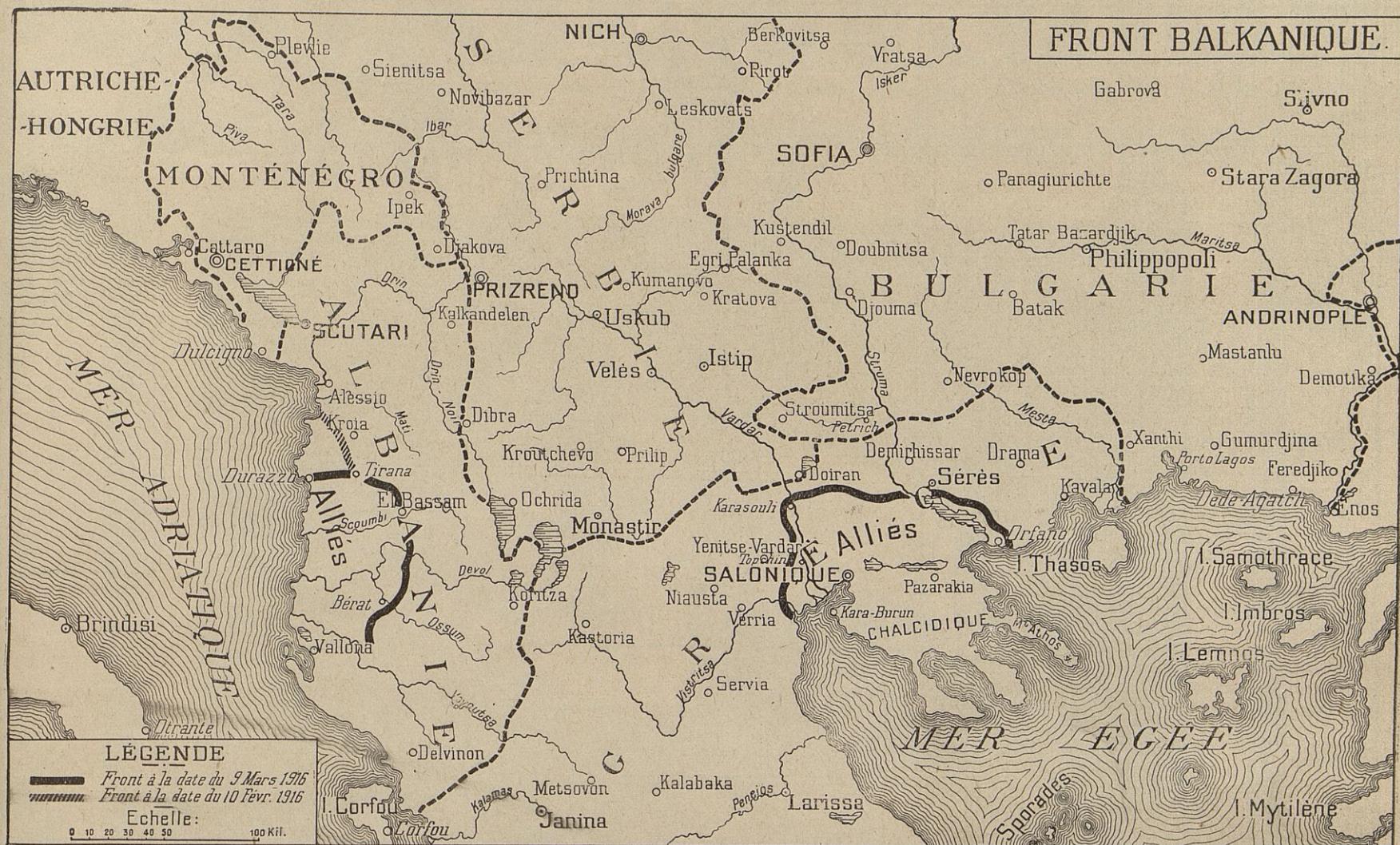
Ces numéros 1 BIS, 2 BIS et 3 BIS sont dès maintenant mis en vente au prix de 0 fr. 25 l'exemplaire dans tous les kiosques et librairies, où il suffit de les réclamer, ou bien à l'administration du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, boulevard Poissonnière, qui les enverra franco contre 0 fr. 85 en timbres-poste.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

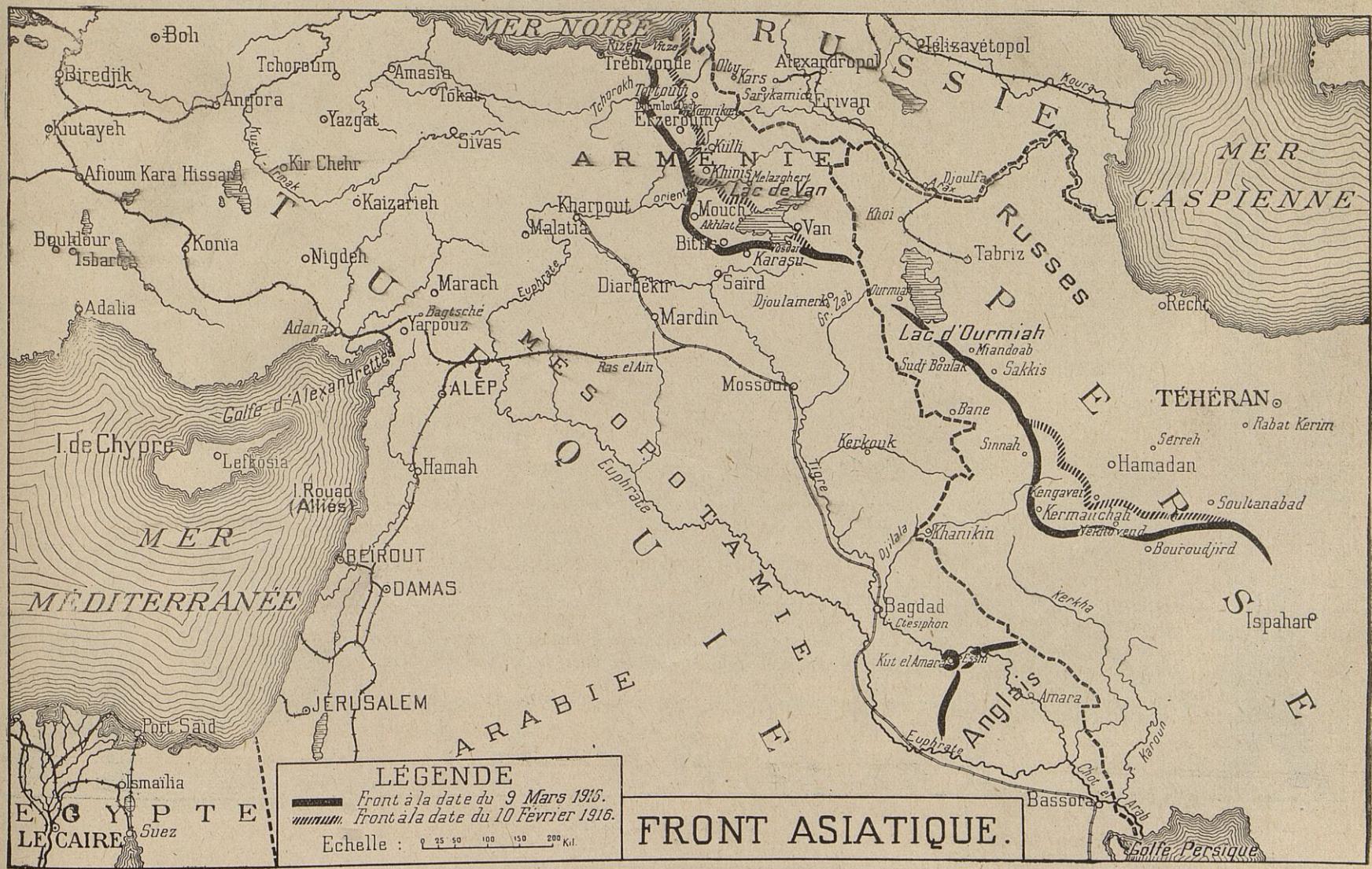
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 73, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 3 de ce fascicule et intitulé " Soir de bataille ".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS EN ASIE



LA SAISON BAT SON PLEIN A BERLIN

« Guillaume a ordonné que la société berlinoise ouvre ses salons et donne des bals. »



Dans le monde de la Cour : Défilé des invités devant le kolossal beau portrait du non moins kolossal kaiser.



Dans le haut commerce : Le bal des ruines, le quadrille de la purée noire.



Dans la bourgeoisie : On danse... devant le buffet.



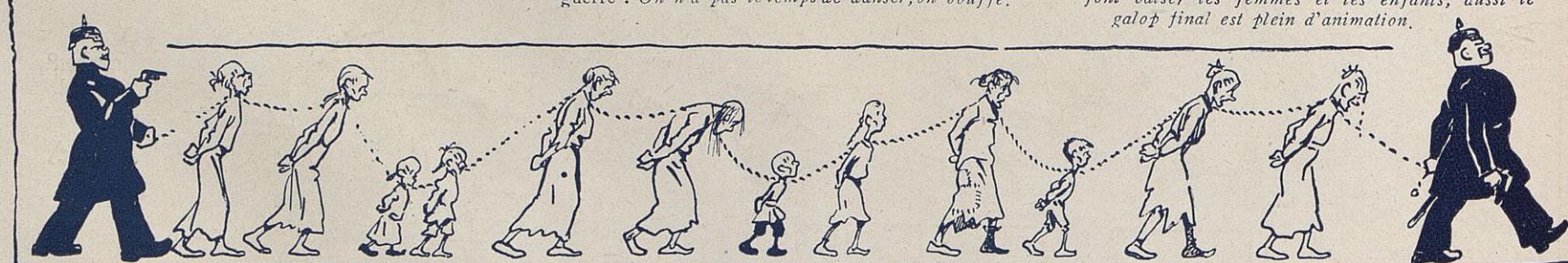
Dans l'aristocratie : Minuit, le bal est dans toute sa splendeur : entrée du seul cavalier.



Chez ceux qui s'enrichissent des bénéfices de guerre : On n'a pas le temps de danser, on bouffe.



Dans le peuple : La police et les mitrailleuses font valser les femmes et les enfants, aussi le galop final est plein d'animation.



LA CHAINE DES DAMES